



VOUS EMMENER VERS UN AILLEURS INATTENDU



Format standard (60 x 90 cm) ou sur-mesure, les œuvres de JEAN CHRISTIAN apporteront un cachet novateur à tous vos magasins, bureaux et halls d'accueil.

— L'ART CONTEMPORAIN EST 100% DÉFISCALISABLE POUR LES ENTREPRISES —



jean-christian.fr
jean-christian.fr/e-shop
jean_christian.art

SIRET 450 345 210 0022 - N°TVA intracom. FR48450345210

creative COM!

POUR LES PROFESSIONNELS & POUR LE GRAND PUBLIC

CLM, l'éditeur de l'Essentiel de l'Optique, est une agence de communication novatrice.
Débanaliser et réenchanter la communication, par une approche plus empathique du consommateur, fondée sur la transparence et l'authenticité.
Une méthode en rupture avec les modèles existants, pour une communication narrative qui met le client et la société au cœur de son projet.
Et donne sens à l'acte de consommer.

ENVIE D'UNE NOUVELLE COMMUNICATION ?
 ► Contactez **Didier Gausens**
 au **01 71 73 42 42** ou **06 68 26 39 05**

ILS NOUS ONT DÉJÀ FAIT CONFIANCE

Safilo CNOF Transitions ESCHENBACH CHARMANT VARILUX



CLM
COMMUNICATION

CLM Communication
BP 90018
91941 Courtaboeuf Cedex

info@clm-com.com

www.clm-com.com



> NUMÉRO

spécial été

CLM Communication
L'Essentiel de l'Optique
BP 90018
91941 Courtabœuf Cedex
Tél. 01 64 90 80 17
info@clm-com.com
www.clm-com.com

**Gérant-Directeur
de la publication**
Gérard Larnac

**Rédaction
Directeur de la rédaction**
Gérard Larnac
06 70 98 22 31
gerard.larnac@gmail.com

**Publicité
Directeur Commercial**
Didier Gaussens
01 71 73 42 42 / 06 68 26 39 05
didier.gaussens@gmail.com

**Abonnement
Petites Annonces
Directrice Administrative**
Martine Cabirol
06 71 95 19 73
martine.cabirol@gmail.com

Directeur Artistique
Jean-Christian Hunzinger
jch@exatypo.com
www.exatypo.com

Consultant "Droit-Gestion"
Zaky Maroc

Consultant "Design"
Sébastien Brusset

Consultant "Recherche"
Laurence Winckler

Impression
Exatypo
15 chemin du purgatoire
74600 Annecy

Prix au numéro : 8,50 euros

L'Essentiel de l'Optique décline toute responsabilité sur les documents qui lui sont confiés, insérés ou non. Les textes, dessins et photos ne sont pas rendus. Les textes sont publiés sous la responsabilité de leur auteur. La reproduction intégrale ou partielle de la présente publication est interdite (loi du 11 mars 1957) sauf autorisation expresse de l'éditeur ou du Centre Français d'exploitation du droit de copie, 3 rue Hautefeuille, 75006 Paris.

© L'Essentiel de l'Optique

L'Essentiel de l'Optique est une publication
CLM Communication
SARL au capital de 7622 euros

Dépôt légal à parution
ISSN 1287-3160

L'ESSENTIEL DE L'OPTIQUE

LE MAGAZINE DE L'OPTICIEN DE LA SANTÉ ET DU BIEN-ÊTRE

Sommaire n°255

JUILLET-AOÛT 2023

06

Édito - Et bien secouer la pulpe !



08

Culture sport

10

Qu'est-ce que l'éco-responsabilité fait à la mode

12

À la recherche du monde commun

14

Faut-il avoir peur du progrès ?

16

La liberté en somme

22

Aux sources de l'efficacité

26

Luxe : une révolution culturelle

28

Verre optique : comment le big data transforme la recherche

30

Naviguer en régime d'incertitude

32

Magenta, la force de l'intime

34

La révolution écoresponsable

38

Villes : Le néo-futur est déjà là

40

Longchamp : la saveur du bel ouvrage

42

Fluctuations de genre

48

Produire un nouvel état de regard

50

Annonces - Agenda

www.essentiel-optique.com

ET BIEN SECOUER LA PULPE !



spécial
été

toutes photos © Unsplash

“ C'est désormais une tradition : à chaque été son numéro spécial de *L'Essentiel de l'Optique*. Une compilation de nos meilleurs articles de l'année, pour tous ceux qui ont pris du retard dans leur lecture ou qui veulent se replonger plus au calme dans des sujets inspirants, à relire autrement.

Mais ce numéro un peu particulier est aussi à l'adresse de vos clients : tous nos sujets, dans cette édition spéciale, concernent aussi tous les publics !

Le numéro que vous tenez entre les mains est donc voué à circuler en magasin, à susciter étonnements et discussions et, qui sait, à rapprocher un peu plus l'opticien de son client et de ses collaborateurs. Vous y retrouverez bien sûr le

dynamisme bien connu de votre magazine, plus le bronzage estival et les tongs !

Parce que la vue, c'est avant tout la vie qui va avec, aucun sujet ne lui est étranger : beauté, joie de vivre, sport, éco-responsabilité, innovation, création, mode, culture, découverte... c'est un peu notre festival d'été !

“
**PARCE QUE LA VUE,
C'EST AVANT TOUT
LA VIE QUI VA AVEC !**

”

Alors fouillez, prenez le temps de savourer la surprise. Partagez vos engouements, de ceux qu'on n'ou-

blie pas et qui vont inspirer vos prochaines saisons. Secouez la pulpe et servez frais ! Et une fois lu, recyclez, faites-en des chapeaux ! ☘

—
Gérard Larnac
Directeur de la rédaction • gerard.larnac@gmail.com

L'ESSENTIEL DE L'OPTIQUE

LE MAGAZINE DE L'OPTICIEN DE LA SANTÉ ET DU BIEN-ÊTRE

Vous aussi, chaque mois, lisez *L'Essentiel*.
Parce que l'Optique, c'est plus qu'un métier :
c'est une cause, une passion, une culture.

ABONNEMENT

OUI, JE SOUHAITE M'ABONNER AU MAGAZINE L'ESSENTIEL DE L'OPTIQUE

1 an (10 n°) France 85 € Étranger : 110 € Étudiant : 49 €
 2 ans (20 n°+ Le Club) France 120 € Étranger : 165 € (Joindre justificatif de scolarité)

Nom/Prénom _____

Société _____

Adresse _____

CP/Ville _____

Tél. _____ e-mail _____

Règlement par chèque à "CLM Communication" • BP 90018 • F-91941 Courtabœuf cedex

L'Essentiel de l'Optique
est édité par
CLM Communication
BP 90018
91941 Courtabœuf cedex
Tél. 01 64 90 80 17
info@clm-com.com

www.clm-com.com





CULT
URE

SPORT



64% des Français pratiquent une activité sportive, notamment avec le retour des beaux jours. Un chiffre en constante augmentation, et qui devrait encore franchir une étape supplémentaire dans la perspective des JO de 2024. Un label « Sport santé » est même attribué aux entreprises qui encouragent en leur sein la pratique sportive. Celle-ci permet en effet une augmentation de la productivité d'environ 7%. Et se traduit pour la société par une économie de 9% sur les dépenses de santé.

Le sport, c'est aujourd'hui l'alliance du luxe, de la mode, de la high-tech et de la performance. Une mutation qui s'affirme dans l'histoire même des marques, de Lacoste à Nike en passant par les marques natives de l'optique, Oakley, Bollé, Julbo...

Si Décathlon reste le premier vendeur de lunettes solaires, le haut niveau de conseil que requiert un équipement parfaitement adapté ne se trouve que chez l'opticien : et les sportifs le savent. Raison pour laquelle le solaire de sport semble vouloir faire son retour dans les magasins d'optique. Reste à amplifier ce mouvement de re-légitimation vis-à-vis de ce segment de produit en le rendant plus visible et mieux contextualisé. C'est un puissant facteur d'innovation, de conseil avisé de la part des professionnels et de très forte motivation pour les équipes de collaborateurs.

La vision du sportif est une sur-spécialité qui permet à l'opticien de faire valoir son conseil, dans un but de performance, de plaisir accru et de meilleure sécurité pour le client. Sa grande connaissance des produits lui permet d'affiner sa préconisation au plus près des besoins du porteur, en fonction de sa discipline.

L'aspect très technique des produits permet d'échapper aux ventes de type « Panier A » pour accéder à des lunettes à forte valeur ajoutée. Et ce, d'autant plus facilement que les lunettes sont pour le sportif le complément indispensable de son équipement, pour lequel il est susceptible d'investir largement.

C'est aussi l'occasion de proposer un multi-équipement approprié aux différentes situations visuelles auxquelles le sportif peut se trouver confronté. Par son soutien aux équipes locales, l'opticien peut en outre facilement se faire connaître des différentes communautés sportives de sa zone : c'est un puissant levier de communication et de réputation.

Bref le sport est le meilleur allié de l'opticien. Il résume à lui seul tous les atouts du bien-être, dans un contexte positif, dynamique, sympathique... et entre connaisseurs. ●●●

LE SPORT EN GRANDE FORME !

QU'EST-CE QUE L'ÉCO-RESPONSABILITÉ FAIT À LA **MODE**

Une personne, c'est un corps compris entre une paire de chaussures et une paire de lunettes. Il est donc convenu en société de particulièrement soigner les deux.

Par les marques ? Les lunettes sont un produit d'accès à l'univers prestigieux des grandes marques. Principalement chez les jeunes : c'est-à-dire en dehors du cœur de cible de l'optique. Pour les autres, il s'agit avant tout d'un moyen de réassurance. Plus fort que le « made in », le « made by » : la marque vaut signature et engagement de qualité.

Car le premier critère de choix d'une lunette, ce n'est quasiment jamais la marque : c'est le prix, le confort et le « fit », la façon dont la monture va valoriser le visage et la silhouette, en cachant un défaut (des rides, des paupières tombantes, un nez trop long), en intensifiant un regard un peu lunaire, en illuminant la carnation de la peau, en donnant d'emblée une clef de lecture permettant de savoir du premier coup d'œil à qui l'on a affaire.

La grande difficulté actuelle est l'arrivée d'une exigence nouvelle dans l'esprit du consommateur, certes pas encore majoritaire mais en plein développement : l'éco-responsabilité. La difficulté posée par l'éco-responsabilité est que le produit ne se suffit plus à lui-même. Il s'efface derrière un discours, un story-telling détaillé, argumenté. Avec cette demande nouvelle, le processus global et circulaire du produit, de sa conception à son recyclage en passant

“
LA VALEUR
DU PRODUIT
TIENT DÉSORMAIS
AU PROCESSUS
GLOBAL
”

par sa production, s'impose au produit lui-même. Même s'il engage des actes bien réels, c'est d'abord un langage. C'est lui, ce langage, qui va rendre perceptible l'intérêt du produit. La valeur n'est plus incluse dans la lunette elle-même (créativité, style, qualité) : elle lui est devenue extérieure.

Autant dire que 80 % de la valeur du produit va se trouver dans le discours qui l'accompagne. La question n'est donc plus essentiellement celle du reste à charge ou du « celle-là vous ira très bien » : c'est la capacité de l'opticien à faire entrer dans le discours de vente la notion de processus d'éco-responsabilité qui va faire la réussite finale de la vente.

Dans ce glissement nous serons donc passés du discours de la mode au discours sur le process industriel. Cela suppose infiniment plus de connaissance spécifique sur chaque produit, beaucoup plus de formation, beaucoup plus de précision dans l'argumentation et l'accompagnement de la vente.

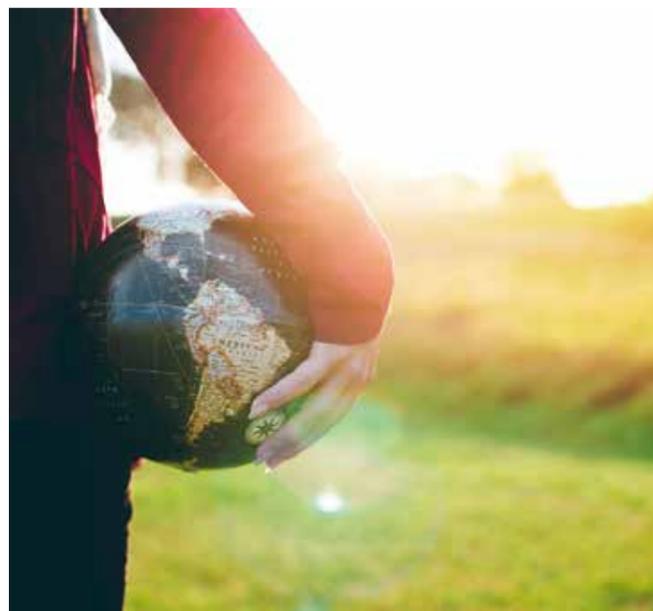
On ne vendra plus jamais une lunette de la même façon. ●●●

À LA RECHERCHE DU MONDE COMMUN

Pas de bifurcation écologique sans le préalable d'une bifurcation mentale. Face à la destruction de la biosphère et de la biodiversité, verdir nos routines ne suffira pas. Ce qui vient n'est ni plus ni moins qu'un nouveau stade de civilisation.

toutes photos © Unsplash

« Ce "nous" il faut le produire de toutes pièces. Aucune fée ne nous a dit comment. À nous de le découvrir. » — Bruno Latour



L'écologie politique n'est ni de l'écologie ni de la politique. L'écologie doit être incluse dans une économie, économie elle-même entendue, en dehors des œillères idéologiques, comme l'ensemble des liens nécessaires à la bonne marche du commun. Ne pas faire entrer trop tôt le politique, pas avant d'avoir aménagé le commun dans le sens d'une soutenabilité nécessaire à l'intérêt général. En ce sens, « économie », « oïkou nomos » des Grecs, revient littéralement à son sens premier : « administration de la maison ». Non pas des lois d'airain mais une compréhension pratique ; une attention continue, soigneuse et pourquoi pas joyeuse, portée aux relations qui nous unissent à tout. L'économie serait alors, si l'on veut, « l'écologie des relations de tout avec tout » : arrangement, organisation de la complexité à travers les multitudes infinies du divers. L'inverse, en somme, du « Pas d'alternative » sur lequel nous avons appris à régler depuis les années 80 de l'autre siècle la « pensée économique » – et qui est devenue peu à peu le mantra, la pensée magique de notre modernité tardive.

Divine providence, destinée manifeste, progrès sans fin de nos machines : nous avons pour tradition l'image d'un chemin tracé d'avance qu'il nous suffirait

d'emprunter et de suivre. D'un rail qui nous mènerait, mécaniquement, vers le futur. Il nous faudra apprendre à se passer de chemin tout tracé pour imaginer un chemin qui ne préexiste pas à notre venue. Une tout autre histoire. Faite d'écart, d'inattendu, d'improvisation, de partage réciproque.

Cette vision d'un monde enfermé dans un destin machinal, unilinéaire, l'anthropocène vient brusquement la contredire par un destin contraire qui n'émane plus des profondeurs du passé mais des perspectives sombres de l'avenir. Un contre-destin qui nous rend héritiers d'un futur que nous ne pourrions pas déjouer sans opérer une grande bifurcation.

Le monde de l'anthropocène requiert un soin de jardinier, une attention continue et désintéressée. C'est ainsi que doit être entendu le concept somme toute récent « d'écoresponsabilité ». Au temps du monde de l'interactionnisme globalisé, il n'existe plus de dehors qui nous éviterait de répondre des conséquences de nos actes. Le monde de la globalisation est aussi, et nous l'ignorions jusqu'ici, celui de la responsabilité. Une ère profondément éthique, donc. Il ne s'agira plus de la fable du colibri, ni de faire du vélo ou trier ses déchets. Mais de l'aurore d'une nouvelle pensée, d'une façon

nouvelle d'être au monde qui vient donner une suite à l'humanisme des Lumières qui croyait tant au progrès, à la modernité qui croyait tant à la surexploitation des ressources et des hommes, à la postmodernité qui a vu l'effondrement des grands récits et des grands modèles explicatifs. Une pensée encore à venir, tâtonnante, encore peu discernable, mais qui serait comme un correctif aux trois périodes précédentes. Question de vie ou de mort, mais pas seulement. Qu'il en aille autrement que de la simple peur et de la simple préservation. « L'ancienne version de l'économie, faite d'objets à vendre et à acheter et de sujets simplement rationnels, nous a rendu aveugles à la profondeur et à la complexité des liens que les humains et les non humains ont tissé depuis toujours... » (Bruno Latour). Il serait temps de renouer ces profonds liens d'attachement. Ce sont eux qui nous ramènent au monde commun, celui que nous partageons avec nos semblables et nos dissemblables, avec l'humain comme avec le non humain. Ce n'est que par la redécouverte de ce monde commun (redécouverte, car c'est là le savoir ancestral des peuples des forêts et des déserts) que pourra s'opérer la révolution anthropologique nécessaire à la survie de l'espèce sur la planète Terre. Et ceci constitue une excellente nouvelle. La première bonne nouvelle de l'anthropocène. ■

LA GRANDE BIFURCATION

Apprendre à agir en contexte inattendu est aujourd'hui, pour les organisations comme pour les destinées humaines, la plus impérieuse des nécessités. **La grande bifurcation** constitue en ce sens un véritable *vade-mecum* pour comprendre les mutations d'un monde en crise et le nouveau régime de réalité dans lequel nous sommes collectivement entrés. Un carnet d'inspiration qui, en saisissant les émergences et les énergies qu'elles recèlent, offre en des pages vivifiantes et inorthodoxes une synthèse du contexte évolutif dans lequel il revient à chacun d'inventer sa propre voie. Pour au bout du compte redonner de la visibilité pour l'esprit et du champ pour l'action. ■



LA GRANDE BIFURCATION
— penser et agir dans
le bouleversement du monde

par Gérard Larnac
(CLM Éditeurs, 2022)
160 pages, 20 euros

♦ www.edition-optique.com

FAUT-IL AVOIR PEUR DU PROGRÈS ?

Pour la première fois depuis fort longtemps, des experts tirent le signal d'alarme : avec l'IA, nos chercheurs ne jouent-ils pas aux apprentis sorciers ? N'entrons-nous pas collectivement dans une nouvelle ère du progrès où celui-ci deviendrait non maîtrisable ? Autant de questions qu'il vaut mieux se poser avant qu'il ne soit trop tard.

photo © Pexels



« Les systèmes d'Intelligence Artificielle (IA) dotés d'une intelligence humaine compétitive peuvent poser de graves risques pour la société et l'humanité. » Telle est la mise en garde, rendue publique le 29 mars dernier, que cosignent de nombreuses personnalités de la tech, dont Elon Musk. Et d'annoncer le risque d'un changement profond dans l'histoire de la vie sur Terre qui doit être planifié et géré « avec des soins et des ressources proportionnées » : c'est-à-dire colossaux, à la mesure des enjeux.

Une lettre ouverte qui dénonce « une course effrénée pour développer et déployer des esprits numériques toujours plus puissants que personne – pas même leurs créateurs – ne peut comprendre, prédire ou contrôler de manière fiable. » L'alerte est donc sérieuse.

Devant la fuite en avant incontrôlée que représentent les progrès exponentiels de l'IA, la lettre demande un moratoire de six mois afin de se ressaisir efficacement de la question de la gestion des risques. Et pour ce faire, va jusqu'à évoquer l'intervention des États.

La question du contrôle du progrès n'est pas nouvelle. En 1983, le Comité Consultatif National d'Éthique a été créé pour réfléchir aux conséquences d'une avancée majeure, la première naissance par fécondation in vitro d'un bébé français. Il apparut alors essentiel de ne pas laisser les conséquences sociales de la science aux seuls scientifiques, en intégrant à la recherche les questions de droit, de philosophie et même de spiritualité, avec la présence de représentants des cultes. Il s'agit de réfléchir aux limites du pouvoir d'intervention de l'homme sur lui-même, la nature et la civilisation. Et de faire la part entre ce qui est possible et ce qui est acceptable pour l'avenir de l'homme et de la planète, en ayant comme souci permanent la protection de la dignité humaine.

Avec l'IA la civilisation globale s'apprête à franchir

un pas décisif. Au-delà des multiples aspects pratiques de ce progrès, les signataires de la lettre craignent de voir les machines nous inonder de fausses vérités ; de nous priver de tâches épanouissantes et de supprimer totalement certains métiers ; de devenir plus efficaces que le cerveau humain et le rendre rapidement obsolète, nous faisant ainsi « perdre le contrôle de notre civilisation ». Ils insistent sur la nécessité de ne pas laisser les décisions à des experts non élus. La question démocratique est au cœur de ce débat.

Car une chose est sûre : l'IA ne générera pas d'elle-même un comité d'éthique. N'ayant pour seule boussole que l'efficacité maximum, elle aura tôt fait de toucher à l'organisation et à l'évolution du vivant – considérant l'homme comme le maillon faible du système. Est-elle susceptible de se poser à elle-même des interdits ? Il semble que la mobilisation des experts signataires de la lettre représente une réponse clairement négative. La machine est sans morale, sans hésitation. C'est même à ça

qu'on la reconnaît.

Il est fascinant de constater qu'au moment même où la menace sur la biosphère est telle que la vie sur Terre n'est plus assurée sur le long terme, nos machines artificielles sont déjà prêtes à prendre le relais de l'espèce humaine.

Le progrès des sciences et des techniques a atteint un tel niveau qu'il est devenu proprement insupportable à la planète que nous habitons. La question de la place de l'humain sur Terre est désormais posée. Dans cette perspective, l'IA sera-t-elle une alliée ou une ennemie ? Il est aujourd'hui singulièrement frappant de voir l'un des foyers du libéralisme et du mythe de la réussite individuelle, la Silicon Valley, en appeler au retour de la démocratie comme antidote aux dystopies que préparent en silence les techniques qu'il a lui-même si savamment élaborées. ■

“
**VERS UN MONDE
HORS DE CONTRÔLE**
”



CLM Éditeurs

Cet ouvrage est une boussole pour les temps qui s'annoncent.
Pour au bout du compte redonner
de la visibilité pour l'esprit et du champ pour l'action.



ISBN 13 : 978-2-4918-1600-1
20 euros TTC - CLM Éditeurs



www.edition-optique.fr

LA LIBERTÉ,

en somme

Les Lunettes :
nom féminin
le plus souvent au pluriel.
Les diverses symboliques
qui s'y rattachent sont
à la fois diverses
et contradictoires.
Elles fluctuent selon
les milieux et les époques.
Objet profondément ambigu,
les lunettes figurent
dans les tableaux du moyen-âge
aussi bien les clartés de l'esprit
que la présence du diable.
En fait les lunettes
ne tiennent pas en place :
leur puissance signifiante
est considérable mais
dépend entièrement
du contexte.

AVANT-GUERRE

C'est le proverbe français « bonjour lunettes, adieu fillettes » qui l'exprime le mieux : longtemps les lunettes ont été le signe de la sénescence et de la perte de la virilité. Un symbole de déchéance.

À quoi ressemble Superman, l'ancêtre des super-héros, lorsqu'il enfle son costume de ville ? À monsieur Tout-le-Monde. Et pour ce faire, il chausse des lunettes qui lui donnent un air respectable et doux. Pour le personnage inventé en 1933 à Cleveland par Jerry Siegel et Joe Shuster, les lunettes figurent l'exact opposé de ses superpouvoirs : l'homme non viriliste. La masculinité en état de faiblesse. Celle qu'on ne remarque pas.

Les femmes ne sont pas en reste : les lunettes sont les accessoires favoris du cinéma pour camper un personnage ingénu, timide, asexué et maladroit.

Toutefois la haute société en fait un tout autre usage, une toute autre symbolique : on y élève les lunettes, le plus souvent en or, en corne ou en écailles, au rang d'objet statutaire. Le signe indiscutable de la notabilité et de la réussite. Ces dames sont priées de rester dans le flou.

Mais les lunettes sont aussi, à l'image d'André Gide ou de Jean-Paul Sartre, l'apanage de l'intellectuel. Ce qui vaut dans la Chine de Mao déportation aux champs. Avec la revendication montante de l'égalité des sexes, les lunettes deviennent aussi le signe des femmes libérées.

... \...

ANNÉES 60

Il suffit d'observer ce qui se passe dans les cours de récréation. Sur qui tombe-t-on à bras raccourcis « juste pour rire » ? Soit sur le garçon chétif, soit sur le porteur de lunettes qualifié de « têtard à hublots ». On ne vous raconte pas le calvaire pour celui qui est à la fois chétif et porteur de lunettes ! S'il les casse ou les perd, il ne faut pas s'en étonner : il les déteste, ses lunettes. C'est un objet de contrition. Un appel à discrimination, à humiliation. Un véritable chiffon rouge.

... \...

60



ANNÉES 70

Les chapeaux disparaissent des défilés de mode. Pour animer le haut de la silhouette, les grands couturiers parisiens songent aux lunettes, sous les designs les plus spectaculaires. Les lunettes font leur show.

Parce que Francis Blanche et Pierre Dac lui demandent un beau jour de détourner l'objet lunettes pour s'en amuser, Pierre Marly devient le lunetier des stars et des extravagants. Son modèle le plus célèbre, il le dessine pour Sophia Loren. La face, très impactante, a été conçue d'après le cadre biseauté des téléviseurs de l'époque. Ce n'est pourtant pas Sophia Loren qui va faire de ces montures blanches sa signature, son logo : c'est Michel Polnareff.

.../...

70

MICHEL POLNAREFF
Affiche de la Tournée 2023 (détail)



ET MAINTENANT...

« J'aime bien porter des lunettes, disait le cinéaste Wim Wenders. Ça me permet de poser le cadre. » D'autant mieux intégrées à la mode que les verres rendent désormais le regard et la beauté des yeux pleinement perceptibles, les lunettes seraient donc, aussi, un concentrateur d'attention. Comme un plan de cinéma. Elles délimitent un champ afin de mieux l'explorer.

Mieux voir le monde c'est aussi s'en approcher, c'est aussi mieux y participer. Dans cette double valence, voir et être vu, se joue la graduation de la présence : on retire ses lunettes pour s'abstraire d'une conversation devenue trop pesante, on les rajuste au contraire pour signifier sa pleine attention à ce qui se déroule devant les yeux. On règle le proche et le lointain, selon la logique « qui je vois me voit ». Subtilité de l'approche et du retrait, du voir et être vu : à la fois projectif lorsque l'esprit se transporte auprès de ce qu'il voit, introspectif lorsque c'est le monde qui vient à sa rencontre.

Masque, maquillage, détournement, les lunettes restructurent le visage. Elles deviennent alors l'élément central de l'expression de soi, de l'intentionnalité, de la construction volontaire de sa propre image. La liberté d'être soi, en somme. ■

MA

AUX SOURCES DE L'EFFICACITÉ

L'efficacité, tout le monde désire en connaître les codes et les recettes. Cette valeur cardinale qui donne sens à nos actions revêt à travers les âges et les cultures des formes très diverses. Avec cependant quelques constantes que nous avons eu tendance à égarer en chemin. Petite évocation de ce qui reste le moteur de toutes nos entreprises.

Connaissez-vous la blague de l'homme qui cherchait son portefeuille, la nuit, sous un réverbère ? Un passant lui ayant demandé ce qu'il faisait là, notre homme répond tranquillement : « Je cherche le portefeuille que j'ai perdu dans ma cave. » Étonnement du passant : « Eh bien dans ce cas, pourquoi le cherchez-vous ici ? » « Parce qu'ici au moins il y a de la lumière ! », répond l'autre.

Cette histoire illustre parfaitement notre propos : pour trouver ce que nous cherchons, il est souvent nécessaire de traverser l'obscurité. Rester auprès de la lumière est certes rassurant, mais ne nous est d'aucun secours. C'est ce que les manuels de management aiment appeler « la zone de confort ». Toute recherche véritable commence par un pas dans la nuit. Découvrir, c'est décider de ce pas dans le noir. Il nous faudra quitter la zone du réverbère. De sorte qu'entreprendre, c'est d'abord et avant tout reconnaître dans l'action cette part de risque et d'indétermination. « L'excès de rationalisation rends les comportements inflexibles, et favorise l'émergence d'aveuglement collectifs, multiplie les angles morts, et rend difficile l'évaluation du résultat des actions engagées [...]. Les entreprises les plus performantes étaient celles qui diversifiaient leurs sources d'information, plutôt que de dépendre de rapports formels... », explique le sociologue Philippe Baumard.

Nous voici prévenus. Les puissances créatrices de l'indétermination, indispensables à qui veut innover, ne



© Envato

sont accessibles qu'à partir de la capacité à multiplier et diversifier les points de vue. Là jaillissent les nouvelles formes de l'efficacité.

PENSER L'INDÉTERMINATION

Sous nos latitudes, la notion d'efficacité est liée arbitrairement à deux éléments : l'affrontement dans l'action au nom de l'individualisme (héroïsation) et sa mise en spectacle visant à une récompense, une reconnaissance, un trophée, une médaille. Le résultat d'une action doit toujours être flatteur pour quelqu'un. On préférera une action d'éclat, voyante et facilement ré-attribuable, visant à améliorer une position et un statut personnels, sans réel souci pour le résultat à long terme.

Chez les philosophes grecs, l'efficacité est incarnée par Mêtis, déesse de la sagesse. Première épouse de Zeus et fille d'Athéna, Mêtis est présentée chez Hésiode comme « celle qui sait plus de choses que tous les dieux

et tous les hommes mis ensemble. » La déesse représente l'intelligence pratique, polymorphe, capable de s'adapter à l'imprévu. La mêtis est l'art de penser une situation confuse, mouvante, déconcertante et ambiguë par ruse, clairvoyance, anticipation, tandis que, comme l'indiquent Marcel Detienne et Jean-Pierre Vernant, ni la mesure, ni l'exactitude du calcul ni la rigueur du raisonnement ne peuvent véritablement aboutir à la solution. Mêtis doit se montrer plus imprévue, plus mouvante et louvoyante que les puissances de transformation auxquelles elle se trouve confrontée. « Cet état de préméditation vigilante, de présence continue aux actions en cours, les Grecs l'expriment par les images de l'aguet, de l'affût. » Cette attention « porte sur des réalités fluides, qui ne cessent jamais de se modifier et qui réunissent en elle, à chaque moment des aspects contraires, des forces opposées... C'est cette connivence avec le réel qui assure son efficacité. »

L'efficacité de l'action vient donc d'une connivence avec le réel. Pas d'une « connaissance » proprement dite, mais bien d'une « connivence » : d'un pacte secret. D'un

ajustement. Au milieu du tumulte, nul n'accomplira de gestes décisifs s'il n'a été capable au préalable de « vibrer avec la tempête ». Il faut devenir la tempête, se laisser pénétrer par ses mystères et par ses lois. Ce que confirment Vernant et Detienne : « Personnage central de la mythologie grecque, le pilote s'impose par une qualité majeure : il a reçu en partage la Mêtis. Sophocle met la navigation en première place dans la liste des entreprises de l'être plein de ressources. Trouver son chemin, ruser avec le vent, être sans cesse sur le qui-vive, prévoir l'occasion la plus prompte pour agir, toutes ces activités, toutes ces manœuvres exigent une intelligence à multiples facettes. Confronté avec la mer, un espace où un seul instant voit souffler des brises contraires de points opposés du ciel, le pilote ne peut le dominer qu'en faisant preuve lui-même d'un semblable polymorphisme et d'une polyvalence égale. »

« La mêtis est l'art des liens », poursuivent Vernant et Detienne. Il faut être secrètement lié à la tempête. On ne peut en triompher qu'en devenant soi-même la tempête. Mais la puissance de Mêtis n'est pas sans danger. Car il y a en elle du trouble, du mélange. Raison pour laquelle, si elle est présente dans la mythologie, la philosophie, elle, s'en méfie. Socrate et Aristote veulent ordonner le monde en catégories clairement définies. On éloignera donc soigneusement la pensée de cette perturbatrice. Les présocratiques pensaient le mouvant, le courant et le fluide : c'est notamment le cas d'Héraclite. Avec l'ère platonicienne et aristotélicienne la précision de la philosophie va naître au contraire de l'immobilité : du concept englobant, de l'essence éternelle, de l'ontologie unifiante. L'action s'inscrivant dans un « en cours » jamais achevé, on lui préfère désormais des acteurs identifiés avec précision. Penser l'indétermination n'est pas le fort de la philosophie dont nous avons hérité.

LE POTENTIEL DE SITUATION

Dans son *Traité de l'efficacité*, le philosophe et sinologue François Jullien propose un jeu comparatiste, un écart, afin de tenir à distance la pensée occidentale et en révéler, à la lumière des sagesse chinoises, les biais et les impasses. Au mode conquérant et guerrier de la stratégie européenne (Aristote, Machiavel, Clausewitz) il oppose la vision chinoise du « potentiel de situation ». En Chine, un effet est d'autant plus conséquent qu'il n'a pas été visé intentionnellement et qu'il découle naturellement du processus engagé. Sans tambour ni trompette. Comme si de rien n'était.



© Envato

L'héritage judéo-chrétien commande qu'une réussite soit doloriste dans son approche (sens de l'effort, de la bravoure, du sacrifice), mais offre aussi en contrepartie une récompense, une reconnaissance. Il faudra donc que la victoire soit à la fois visible et attribuable. Seulement voilà : il faut parfois choisir entre l'éclat ostentatoire de l'acte singulier et la réussite de l'action qui, elle, tient au contexte tout entier. Tant que l'on confondra aveuglément ces deux types de réalités, en privilégiant l'action solitaire au détriment de l'effet de situation, les rapports et les réunions inutiles continueront à s'accumuler en vain, dans la grande transe conjuratoire du management contemporain.

Or rien de tel dans la tradition chinoise où la réussite est sans histoire ni ostentation. Celle-ci s'inscrit « chemin faisant », par propension naturelle des choses. Elle diffère de l'intentionnalité occidentale (le plan d'attaque) par l'attention qu'elle porte à l'extensionnalité qui, elle, émane du contexte : du potentiel de situation. Il ne s'agit pas de construire une interprétation spéculative (la pensée chinoise ne connaît pas la distinction théorie-pratique, pensée-action) mais de permettre à la réalité contenue virtuellement dans la situation en cours de se déployer pleinement. Contrairement à la culture occidentale de l'efficacité par affrontement, la culture chinoise privilégie la capacité à utiliser à son profit le cours naturel des choses, en attendant que la configuration générale joue en sa faveur ou en le détournant habilement. Il faut repérer le potentiel de

situation, le conditionner en en agençant les différents éléments de sorte qu'il puisse pleinement s'épanouir. Il suffit ensuite de laisser faire. C'est pourquoi le plus grand stratège pour un Chinois est celui qu'on ne remarque pas : « Il n'y a rien à louer, ni grande sagacité, ni grand courage », dit Sunzi dans son *Art de la guerre*. C'est là la plus grande réussite.

Austerlitz, rappelle François Jullien, fut une bataille gagnée ni par tactique ni par logistique, mais grâce à un facteur imprévu, le brouillard. Ainsi, fonder son action sur la propension des choses permet de tenir compte d'un ensemble évolutif et multi-dimensionnel de paramètres, et donc de pouvoir improviser à son avantage en tirant parti de tous les imprévus. À l'opposé, donc, de ce symbole de l'efficacité à la française que constitue la Ligne Maginot, visible, impressionnante donc digne d'éloges et d'admiration, mais immobile, dépassée et parfaitement inutile ; et pour finir symbole de toutes les batailles perdues.

« À vaincre sans péril on triomphe sans gloire ». La fameuse tirade du *Cid* de Corneille, reprise d'une citation de Sénèque, souligne assez l'aspect ostentatoire, héroïque, théâtral, que doit revêtir la réussite à l'Occidentale. Au contraire, la propension des choses est comme un vent porteur. Nous ne l'inventons pas. Nous nous contentons de jouer avec lui. Nous ne créons pas la situation, nous nous laissons créer par elle. C'est là ce qu'il nous faut comprendre. A partir de ce moment-là, toute la puissance dont nous disposons ne provient pas de nous, mais de la situation elle-même. Et celle-ci est incommensurablement supérieure à tout ce que nous aurions pu produire nous-mêmes.

Pour utiliser la propension des choses, il faut une humilité, une attention et une détermination hors du commun. Il faut savoir accueillir le hasard, en saisir l'occasion, posséder le sens aigu du moment opportun. Sans effraction ni coup d'éclat.

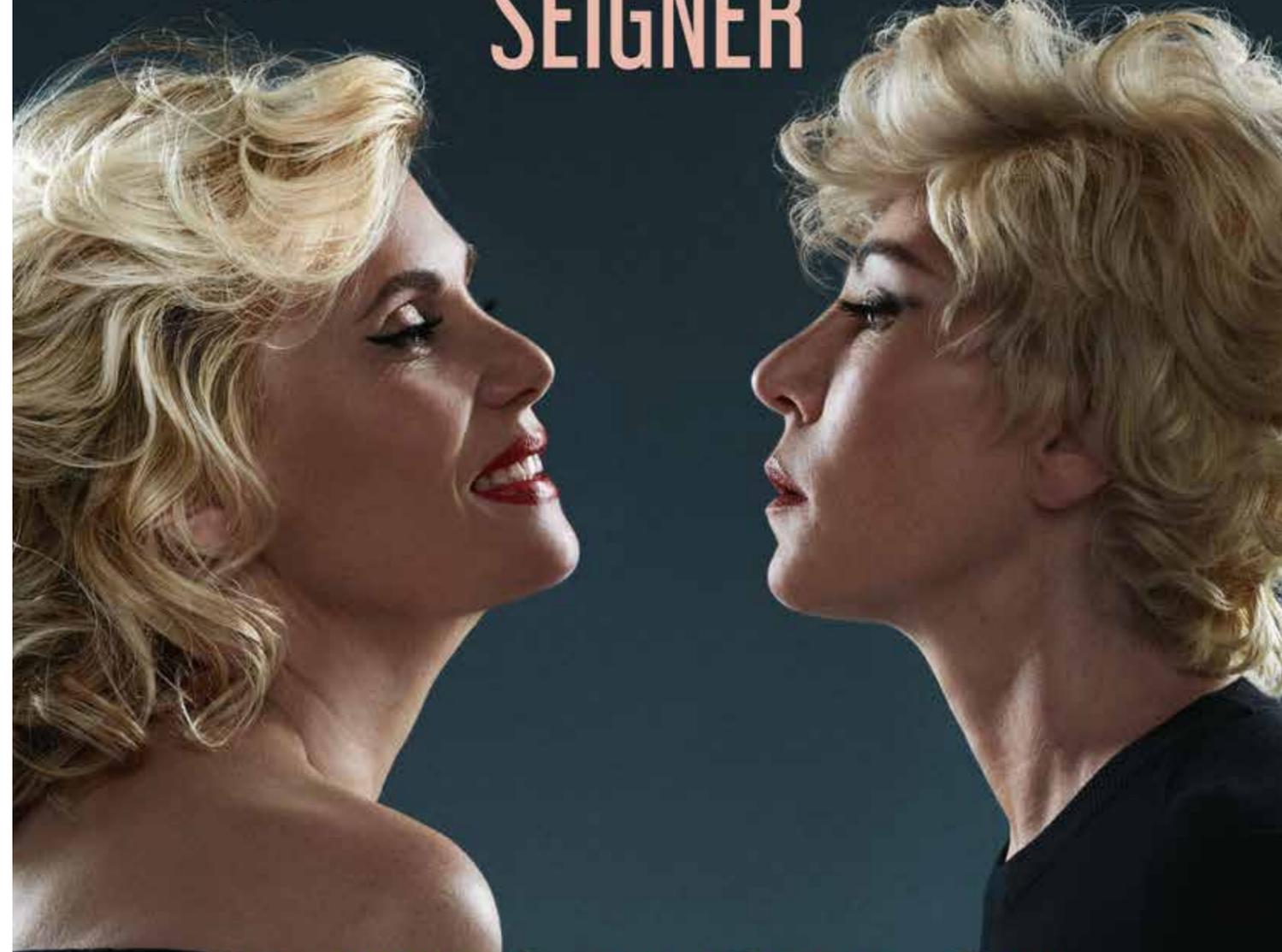
À ces conditions il devient alors possible de déclencher ce que François Jullien appelle « un fonds d'effet », « une efficacité sans dépense, et qui ne rencontre pas de résistance. » Le fonds d'effet est la rencontre entre une propension naturelle qui « vient de loin » et la surprise de l'improviste. Une fois joué, le coup ne peut être défait. Il n'y a plus rien à lui opposer. Il aura été d'autant plus difficile à anticiper qu'il ne s'agit pas d'un raisonnement, mais d'un déroulement dont les prémisses ont longtemps été tenues secrètes. « Le stratège chinois ne conjecture pas, n'argumente pas, ne construit pas. Il n'échafaude pas d'hypothèse, n'entre dans aucun calcul de vraisemblance. Tout son art, en revanche, est de détecter au plus tôt les moindres tendances qui sont portées à se déployer. » ■

“
**AUSTERLITZ FUT GAGNÉE
NON PAR UN STRATAGÈME
MAIS PAR UN IMPRÉVU**
”



LE THÉÂTRE DE LA MADELEINE PRÉSENTE EN ACCORD AVEC K-WET ET GABS

Emmanuelle ET Mathilde SEIGNER



BUNGALOW 21

DE ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT MISE EN SCÈNE JÉRÉMIE LIPPMANN

IDÉE ORIGINALE DE BENJAMIN CASTALDI

Michaël COHEN
Clément MOREAU

Vincent WINTERHALTER

À PARTIR DU 14 SEPTEMBRE 2023

THÉÂTRE DE LA MADELEINE

19 RUE DE SURÈNE - 75008 PARIS • LOC : 01 42 65 07 09 • THEATREMADELEINE.COM • MONTICKET.COM





LUXE

une révolution culturelle

Écologie, innovation, hybridation, impertinence : l'univers du luxe est en pleine recomposition. Les marques ont entrepris trois mutations de fond : responsable, collaborative, digitale. Autant dire une révolution culturelle. Tandis que le monde était à l'arrêt et que les boutiques des grandes capitales du luxe restaient désespérément fermées, le marché du luxe continuait son envol grâce au digital. En 2010, les clients de produits de luxe ont dépensé 4,3 milliards d'euros en ligne. En 2019, ce chiffre a atteint les 33,3 milliards d'euros. Et n'a cessé depuis lors de grimper.

Le secteur du luxe démontre ainsi son aptitude à se réformer en profondeur. Il connaît actuellement une importante mutation vers de nouveaux modèles économiques et de nouvelles pratiques. Les clients optent pour le luxe pour sa durabilité, sachant que les produits sont à la fois réparables et facilement revendables sur le marché de la seconde main ; ce qui permet aux produits de circuler même lorsque le pouvoir d'achat est en baisse.

“
**LE LUXE NOUVEAU :
PRÉSERVATION ÉCOLOGIQUE,
OUVERTURE SUR LE MONDE**
”

Le premier client du luxe est la Chine, et le marché mondial est en croissance annuelle de 12%. Valeur refuge en temps de crise, il concerne désormais une population de plus en plus jeune, urbaine, cosmopolite et versatile. Moteur de ce segment de rêve, les services à la clientèle sur lesquels repose l'expérience client. Tout particulièrement appréciés, les services après-vente, ainsi que les garanties numériques d'authenticité.

Le développement des offres est souvent lié à une expérience client enrichie, comme par exemple les invitations à des concerts ou des avant-premières, ou encore des ventes spéciales « privilèges ». Les collections capsules annoncées sur les réseaux sociaux sont tout particulièrement prisées.

Les nouvelles technologies numériques, telles que les *chatbots* et les étiquettes d'identification par radiofréquence (RFID), permettent de baliser et d'enchanter le parcours client.

Le développement de la circularité et la recherche de solutions pour le recyclage des produits de luxe est également un axe particulièrement apprécié du public.

Enfin des partenariats inattendus avec de petites sociétés innovantes construisent autour du luxe des écosystèmes nouveaux. Les marques de luxe trouvent là l'occasion d'enrichir l'expérience client par des effets de surprise, dans un esprit de préservation écologique et d'ouverture sur le monde.



VERRE OPTIQUE : COMMENT LE BIG DATA TRANSFORME LA RECHERCHE

Introduire des données de vie réelle dans la boucle dioptrique afin d'améliorer les verres de lunettes. C'est ce qu'Essilor développe désormais depuis quelques années avec ses tests connectés, afin d'objectiver les conditions de port grâce aux capteurs embarqués. Rencontre avec Aurélie Le Cain, en charge du programme « Smart Profiling » chez Essilor Smart Eyewear Technologies.



Aurélie LE CAIN – Data scientist chez Essilor Smart Eyewear Technologies

Aurélie Le Cain, mathématicienne et physicienne, est responsable data chez Essilor Smart Eyewear Technologies. « J'ai tout de suite été très impressionnée par la complexité mathématique qu'il y a derrière un verre de lunettes, explique la jeune femme. Après une formation au CNAM en cours du soir sur le big data, en 2015, j'ai rejoint une petite équipe de quatre personnes dans le nouveau département "smart glasses" qui avait besoin de quelqu'un pour analyser les données. Mon rôle consiste alors à définir les besoins des chercheurs, industriels et concepteurs de design optique, la nature des données qui leurs sont utiles, et comprendre, à partir de nos échanges, comment introduire des données de vie réelle dans leur processus de recherche, puis à traiter la donnée pour en extraire l'information. Depuis un an je suis en charge du programme "Smart profiling". L'objectif de ce programme est de réaliser des tests connectés (on objective les conditions de ports grâce aux capteurs) et, prochainement, les premiers tests au porté comparatifs, d'un verre A contre un verre B, en intégrant ces données de vie réelle dans la boucle dioptrique. Pour cela nous avons mis toutes les expertises. Nous avons avec nous le département Consumer experience, qui a en charge d'effectuer les tests produits, mais aussi la "Smart eyewear division" qui va designer les lunettes de test, ainsi que des experts du prototypage, du développement d'application mobile, de la modélisation physique. »

Une avancée considérable dans la compréhension objective des conditions de port : « Nous avons dépassé le stade du "Street Lab" (test en environnement contrôlé en laboratoire) en permettant aux gens de nous faire remonter de la donnée en situation réelle. Le tout premier test en 2015 impliquait pendant un mois une centaine de porteurs de lunettes dans trois pays différents, ce qui nous a permis de comparer les données dans des environnements lumineux

différents. Tous nos rapports sont construits en trois parties : d'abord une analyse qui permet d'assurer la fiabilité de la donnée ; ensuite nous essayons de répondre à la question qui est à l'origine du test ; enfin, nous analysons l'intérêt de ces données pour les autres experts (ingénieurs et chercheurs du domaine biomédical, optique et du mouvement). »

Ces données sont recueillies par des capteurs embarqués dans la monture mais aussi dans un smartphone pour ne pas alourdir l'équipement et rester aussi proche que possible des conditions réelles. « L'enjeu est d'être aussi furtif afin de ne pas perturber les conditions de test. Sur des questions aussi importantes que le temps de port journalier, ou encore le temps passé dehors par les enfants, nous nous sommes rendus compte que les gens ne pouvaient pas nous répondre avec la précision requise, poursuit Aurélie Le Cain, car cela varie d'un jour à l'autre, les répondants opèrent donc une moyenne trop approximative. C'est une donnée capitale, notamment dans le suivi du traitement pour le ralentissement de la myopie, que les capteurs, eux, permettent d'obtenir de façon fiable. Il en va de même avec toutes les variables. Le recueil de la data en vie réelle nous permet de passer des données subjectives à des données objectives susceptibles d'entrer dans un calcul scientifique. »

Principaux items étudiés : les enjeux de luminosité et de posture pour comprendre leurs usages des filtres (solaire, lumière bleue, photochromiques) et leurs besoins de protection pour mieux y répondre. Les données "vie réelle" sont essentielles pour nourrir la recherche et concevoir des produits optiques personnalisés pour le consommateur. Les capteurs présents dans le smartphone, grâce à la fonction GPS, enregistrent également l'activité. « C'est une nouvelle façon de travailler, un changement complet de paradigme. Et cela a naturellement pris un peu de temps pour faire évoluer les métiers. Un vaste réseau d'experts s'approprie

“
**LUMINOSITÉ,
POSTURE,
ACTIVITÉ**
”



De gauche à droite – Rangée en bas : **Khalil Ben Ghorbel** (Ingénieur systèmes embarqués), **Daniel Tang** (Développeur Fullstack) – Rangée du milieu : **Ethan Ratnarajah** (Développeur Fullstack), **Aurélie Le Cain** (Responsable data), **Eléonore Pic** (Ingénieure biomédicale), **Cédric Gilbert** (Expert systèmes embarqués) – Rangée du haut : **Valérie Vincens** (Responsable veille), **Clément Hamon** (Consumer study manager)

désormais ces data pour les analyser et les intégrer dans le processus d'innovation.» Rappelons que depuis 1993, la méthode de la boucle dioptrique permet de mesurer la satisfaction du porteur et par rétroaction de parvenir à une amélioration constante des produits. L'intégration des données de vie réelle permet d'affiner la compréhension des différents besoins selon les activités, ce qui offre d'immenses perspectives pour le multi-équipement spécifique par exemple. C'est donc un changement profond qui, à terme, devrait impacter la conception même des verres, en apportant une personnalisation extrêmement poussée. C'est donc une importante contribution à la valorisation du marché.

Les données d'un test connecté servent à deux choses : intégrer ces données dans le business traditionnel, notamment sur les questions de luminosité et de posture ; mais aussi travailler avec l'ensemble de la division "Smart eyewear" pour voir comment ces données pourront permettre dans le futur d'améliorer le verre intelligent électro-chromique par exemple, pour proposer un verre qui s'assombrirait de façon intelligente.

Naturellement le traitement des données est anonymisé, conformément au RGPD. « L'enjeu de demain, explique Aurélie Le Cain, c'est de rendre l'utilisateur propriétaire de ses données. Aujourd'hui on transfère les données anonymisées vers un cloud, mais avec la question écologique, on veut limiter ces transferts avec des traitements en local. »

La révolution de la data nous fait passer du monde de la substance inerte à un monde où l'information est devenue comme l'air que l'on respire. D'un monde lourd et immobile nous entrons dans un monde totalement fluide et informationnel. « Ma vision à long terme, c'est que voir, percevoir et ressentir le monde à travers la digitalisation de nos données et de nous-mêmes va nous permettre d'accéder à un monde encore plus personnalisé, à la manière dont le smartphone vous connaît afin de vous simplifier la vie. Plus il y a de connaissance et plus l'usage devient simple, précis et accessible, grâce à des briques technologiques qui ont la connaissance de plus en plus approfondie de vous-même pour vous fournir ce que vous attendez. Nous avons commencé à travailler sur ce sujet que nous appelons la fusion de données. Si on sait le faire sur le test produit avec la connexion entre

ESSILORLUXOTTICA : ÉLECTRO-CHROMISME ET LUNETTES « SMART »

EssilorLuxottica a créé en juillet 2021 un Centre dédié à l'innovation, pour renforcer son expertise et étendre ses capacités sur les technologies électrochromiques et les lunettes intelligentes. Fort de plus de dix ans de recherche et de développement, EssilorLuxottica accélère ses initiatives afin de répondre aux nouveaux besoins des consommateurs et saisir le potentiel du segment *wearables* en plein essor.

Situé au sein du site de Dijon, ce nouveau Centre d'innovation coordonne les sites dédiés à la R&D sur les lunettes intelligentes et à l'industrialisation, notamment à Toulouse et à Créteil (France), et collabore de façon soutenue avec les équipes R&D basées à Agordo (Italie). Fédérant plus de 50 experts, le Centre permet à EssilorLuxottica de couvrir l'ensemble de la chaîne de valeur, de la recherche à la production.

Pionnier dans les technologies électro-chromiques et les lunettes intelligentes, l'entreprise a établi des partenariats avec des organismes publics, notamment le CNRS et l'Université de Huddersfield, au Royaume-Uni. Plusieurs développements significatifs ont également été lancés conjointement avec des acteurs privés, notamment avec les principaux acteurs internationaux du numérique et de l'électronique.

Les lunettes intelligentes sont une catégorie de produits complexes qui nécessite la combinaison de verres actifs et de montures sophistiquées d'une part, de composants électroniques, capteurs et logiciels d'autre part, tout en assurant une fonction optique optimale. Pour maîtriser un système aussi élaboré, EssilorLuxottica peut s'appuyer sur les expertises complémentaires d'Essilor et de Luxottica dans la recherche, la conception, le développement, l'intégration et la production de verres et de montures, en se concentrant sur les technologies électrochromiques et de lunettes intelligentes. ■

lunettes et smartphone, nous saurons aussi le faire le jour où nous comprendrons notre environnement à travers les données de la maison, de la voiture, etc. Nous y travaillons de manière prospective. »

Dans cette révolution par la data, difficile cependant d'avancer un timing précis. On dit qu'il faut une quinzaine d'années pour qu'une innovation déjà présente transforme réellement la société. « Difficile de prédire ce qui va bouger, répond Aurélie Le Cain. Certaines technologies existent mais ne sont pas encore commercialisables ou n'adressent pas un vrai besoin. Il y a un décalage entre ce qu'on est capable de faire en labo et ce qui fait partie de la vie quotidienne. Mais on voit parfois des accélérations surprenantes ! L'important pour déclencher l'adoption d'un produit ou d'une technologie réside dans le fait d'adresser un vrai besoin non résolu ou mal résolu. Il y a ce décalage entre ce qui existe déjà et la vie quotidienne des gens. Mais ce que je souhaite, grâce aux ingénieurs et chercheurs d'Essilor qui font notre force, c'est continuer à construire ensemble un véritable pôle de compétences internationales, reposant sur des process rigoureux, avec des partenariats académiques encore plus nombreux. »

Une nouvelle page à écrire. ■

➔ www.essilorluxottica.com

NAVIGUER EN RÉGIME D'INCERTITUDE

Accepter l'incertitude pour retrouver des puissances d'agir en dépit des bouleversements du monde. C'est au bas mot ce que notre culture ne sait traditionnellement pas faire. Devant l'accumulation des crises, qu'elles soient écologique, économique, sanitaire ou guerrière, il est désormais temps pour nous d'apprendre à avancer en terrain miné. Manuel de survie par gros temps.



© Unsplash

Un système de crises emboîtées est venu percuter nos certitudes les mieux ancrées : écologique, économique et financière, sociale, sanitaire, guerrière, nucléaire, démocratique, culturelle, identitaire, l'incertitude est désormais partout. Nous n'y étions pas préparés. Nos organisations comme nos représentations mentales sont prises de court. D'autant que ce nouveau régime d'incertitude qui se met en place repose sur une double rupture que rien ne laissait prévoir.

La première rupture est temporelle : le futur semble disparaître de l'horizon à mesure qu'on avance vers lui. L'impasse écologique, effondrement de la biodiversité et asphyxie progressive de la biosphère, fait de nous les héritiers non pas d'un passé mais d'un avenir aux sombres prédictions. C'est un futur à rebours. Un compte-à-rebours. Nous ne continuons plus le temps : nous tentons de lui échapper. D'en déjouer le caractère inexorable. Notre présent n'est plus le produit du passé, il est le fruit de ce futur-là.

La seconde rupture est représentationnelle : alors qu'il était admis depuis quarante ans (mais plus loin encore, depuis les notions de « divine providence » et de « destinée manifeste »), que la marche du monde suivait le principe occidental de « No alternative », la question écologique, en s'imposant brusquement à nous, nous oblige à opérer une vitale bifurcation. Continuité ou écart ? Nous voici sommés de choisir. Et vite, encore : ça chauffe ! Tous nos paramètres sont à revoir.

C'est donc depuis un monde profondément désorienté que nous parlons. Un monde qui, plus conjoncturellement, est frappé lui aussi d'incertitude. La globalisation a atteint son point de retournement : nous assistons non pas au triomphe attendu de l'Occident,

mais au contraire à la désoccidentalisation de la planète. De Chine, de Russie, d'Afrique et d'ailleurs s'affirme une volonté d'en finir avec l'influence arrogante du tandem États-Unis-Europe. Et cette vision est désormais majoritaire. La domination change de forme comme elle change de camp. L'Occident n'est plus une espérance, si tant est qu'il l'ait été un jour, mais un repoussoir.

Or ce qui définit le mieux l'Occident, qui s'est cru des siècles durant porteur d'universel, est sans aucun doute son incapacité structurelle à concevoir la contingence de ses attentes, et donc la possibilité même d'un monde autre. C'est ainsi qu'à la suite du « there is no alternative » thatcherien fut énoncé « le nouvel ordre mondial », puis « la fin de l'Histoire », dont les États-Unis d'Amérique, à l'issue de la Guerre Froide, figurent l'apothéose en s'imposant à elle, l'Histoire, comme sa parfaite réalisation enfin totalisée. De sorte que parler de bifurcation, écologique, mentale, culturelle, relève pour nous du blasphème pur et simple. D'une impossibilité culturelle devenue vis-

cérale. Alors même que la modernité ne cesse de louer en permanence les vertus du changement, la bifurcation représente à nos yeux un régime insolite, mais pas seulement : c'est le régime de l'interdit, de l'impensable, du censuré, du refoulé. Ce que nous dit la science, c'est que cette « déviance » est pourtant notre dernière chance d'éviter le désastre écologique... Il va donc falloir apprendre à en apprivoiser l'impertinence.

Entre cette tentative de totalisation uniformisante connue sous le nom de « mondialisation » et sa négation par « la guerre de civilisation » théorisée par Samuel Huntington, qui n'est autre que le choc sans fin d'altérités réputées intrinsèquement hostiles, la bifurcation pourrait

être, là encore, une solution. Le refus de la guerre de tous contre tous.

Ainsi nous voilà, tout neufs dans un monde tout neuf, sommés de penser la déviance, l'autrement, voire l'extravagance. Du refus de toute alternative nous passons dans un monde où nous sommes collectivement condamnés à en inventer une. On serait interloqués à moins.

« Ce n'est pas le doute qui rend fou, c'est la certitude », disait Nietzsche. Au fond nous avons toujours su que la certitude menait au dogmatisme et que le dogmatisme enfermait l'individu dans le piège du fanatisme. Ainsi ce n'est pas parce qu'on doute, mais bien parce qu'on ne doute pas, qu'on devient complotiste. Le doute, lui, est cartésien : il fonde la raison.

Penser l'incertitude n'est donc pas nouveau. Mais assumer les risques de l'aventure n'est pas le fort de l'homme moderne. Dans ce monde hautement interactionniste qui est désormais le nôtre, tout est interrelié, tout est décisif : raison pour laquelle il faut accepter le tremblement de l'indétermination, de la complexité inextricable et infinie. La vérité y est toujours locale, temporaire et fluctuante. Plus rien d'absolu, d'universel, de totalisant. On ne sait jamais l'exacte portée d'une idée, d'une action. C'est à l'aveugle que nous participons à la vérité de ce monde.

Pour autant, avec la crise écologique qui nous oblige, nous sommes tous des ancêtres bienveillants ayant à cœur l'existence des générations à venir. Tous des Atlas portant le monde sur nos épaules. Face aux périls, nous n'avons pas besoin d'assurance, seulement de confiance – de quoi nourrir notre persévérance : là réside notre étroite mais stimulante, substantielle et remuante marge de liberté. L'incertitude n'est pas ignorance, mais au contraire connaissance des limites, connaissance par les limites, c'est-à-dire approche raisonnée pour mieux les dépasser – par le détour, le chemin de traverse, l'écart, l'autrement.

Tissé de paradoxes, d'équivoques, de contradictions, le monde s'offre à nous non pas comme un problème à résoudre mais comme un champ d'expérimentation. Car il est énigme, énigme plus que question véritable. C'est dans sa part d'incalculable, d'imprévisible, bref dans la perturbation de ses fondements mêmes, que se jouent les puissances de création, d'innovation.

Retrouver en nous nos pleines capacités d'étonnement et d'invention. Pour cela nous ne sommes pas sans disposer de solides atouts. À commencer par Internet, et non seulement Internet en tant qu'outil mais surtout la pensée réticulaire qui a accouché d'Internet. Cette pensée qui le précède. C'est à ce fond qu'il convient de revenir. À la logique de réseau, de déploiement infini, de connaissance processuelle, à l'hypertexte et à l'enrichissement continu, où les savoirs se coordonnent en étoile et non en pyramide, élaborant sans fin entre eux une intelligence collective qui appartient à tous et à laquelle tous collaborent. Non plus une pensée de cases sagement alignées, mais une saisie performative de l'énergie qui circule continuellement entre toutes ces cases et en défait les étanchéités

supposées. Une pensée du flux et non de la substance. De l'interférence et non de l'identité.

S'ils semblent être entrés dans le XXI^e siècle avant nous, c'est que les Chinois disposent d'une langue qui privilégie le rapport et non la chose, la relation et non l'essence, l'incertitude en mouvement et non la certitude immobile. Une pensée sans « je » où tout collabore, interagit, se noue et se dénoue sans cesse.

Comprendre la nature et ses lois a été l'obsession de la science occidentale. Il s'agit désormais non plus seulement de la comprendre mais d'agir en faveur de sa préservation. Une toute autre histoire. Un écart, une bifurcation salvatrice. Et pour chaque individu l'occasion, inespérée, de retrouver le sens profond de la vie. ■

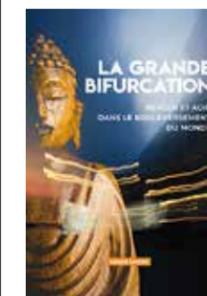
INCERTITUDE :

LA LEÇON DE DESCARTES

À qui se perdait en forêt Descartes préconisait la ligne droite : on finira bien par arriver quelque part. Ainsi est-il possible d'imposer une certitude dans l'océan des incertitudes. Résolument prendre le parti de la confiance : et aller droit. Ainsi, tout en tenant compte de la complexité et la capacité d'inattendu du réel, s'appuyer sur ses points forts, ses convictions. Mobiliser ses ressources profondes. C'est alors que s'inventent les solutions qui retournent la situation. On se souvient que la crise COVID a généré la liberté du télétravail, l'accès direct aux ophtalmologistes par la télé-médecine et la qualité du travail sur rendez-vous. Parce qu'elle casse l'hypnose des routines, l'incertitude permet avant tout de se réinventer. ■

LA GRANDE BIFURCATION

Apprendre à agir en contexte inattendu est aujourd'hui, pour les organisations comme pour les destinées humaines, la plus impérieuse des nécessités. **La grande bifurcation** constitue en ce sens un véritable *vade-mecum* pour comprendre les mutations d'un monde en crise et le nouveau régime de réalité dans lequel nous sommes collectivement entrés. Un carnet d'inspiration qui, en saisissant les émergences et les énergies qu'elles recèlent, offre en des pages vivifiantes et inorthodoxes une synthèse du contexte évolutif dans lequel il revient à chacun d'inventer sa propre voie. Pour au bout du compte redonner de la visibilité pour l'esprit et du champ pour l'action. ■



LA GRANDE BIFURCATION
— penser et agir dans
le bouleversement du monde

par Gérard Larnac
(CLM Éditeurs, 2022)
160 pages, 20 euros

■ www.edition-optique.com

Magenta,

la force de l'intime

Et la couleur de l'année 2023 est... le Magenta ! Ou plus exactement le Viva Magenta, un rouge profond aux élégantes nuances de roses et de violettes. Ainsi en ont décidé les experts de chez Pantone qui dévoilent chaque année leur couleur fétiche, après analyse des différents terrains d'expression de la couleur : l'univers de la mode, du cinéma, de la télévision, du design, etc. afin d'élire la couleur la mieux en phase avec les attentes du moment.

Le Viva Magenta ainsi élue « couleur de l'année 2023 » est une teinte qui, en perdant l'agressivité un peu primaire du rouge pur, est associée à l'optimisme, à la joie un brin euphorique, au dynamisme, à la vigueur... mais aussi aux émois de l'intimité : passionnés, fusionnels, dévorants. Une volonté de retour à soi, au corps, aux sensations, en rupture avec les mondes purement technologiques jugés trop intrusifs et trop envahissants. Elle marque en quelque sorte la revanche de la vie privée sur tout ce qui vient en permanence lui dicter son agenda. Une volonté de reprendre la maîtrise de soi, sensuelle

et déterminée. C'est également la couleur du parti pris et de l'engagement, face à un monde extérieur devenu instable et peu lisible.

Cette nuance de couleur, de création récente (xix^e siècle), évoque le désir mais aussi l'envie de changement et de nouveauté. Elle est loin d'être sage. Son aspect mélangé invite à dépasser les conventions et les limites par un goût immodéré de l'expérimental et d'une expression de soi qui fait fi de toute retenue. Piquante, ouverte et audacieuse, c'est avant tout une rebelle qui évoque irrésistiblement une féminité gourmande et intemporelle.

Bref une couleur qui palpète côté cœur. Puissamment connectée à la nature, elle est avant tout à la mesure de l'authentique et du savoureux. Comment va-t-elle s'articuler aux tendances définies par la mode, qui privilégie pour cette année le bleu cobalt, le pastel, le lilas, l'argent, le fluo et l'orange ? En touche, comme sur les lunettes. Ou encore par effet de contraste ou de transparence avec des tons clairs, blanc ou beige, vert clair ou vert foncé, dont elle va décupler l'aura. ●

“
**UNE FÉMINITÉ
SENSUELLE ET
INTEMPORELLE**
”

LA RÉVOLUTION ÉCORESPONSABLE



toutes photos © Envato

Après les années de pures dénégations, certains feignent encore de découvrir les impacts du réchauffement climatique, de l'extinction des espèces et de l'écocide en cours. Or l'inaction ajoute chaque jour à la catastrophe. Pour autant la conscience collective évolue, les individus s'organisent, les initiatives se multiplient. Les entreprises sont en première ligne. Mais de quoi parle-t-on au juste lorsque l'on parle de RSE, d'économie soutenable et d'écoresponsabilité ? Par où commencer, pourquoi, comment ? Explications et travaux pratiques d'après l'œuvre de Bruno Latour, l'un des principaux penseurs de ce temps.

« Quelles sont les activités maintenant suspendues dont vous souhaiteriez qu'elles ne reprennent pas ? » Telle est la question que posait, en mars 2020, et alors que le pays était confiné depuis quinze jours seulement, le plus célèbre des philosophes français contemporain, Bruno Latour.

Les leçons de cette crise sanitaire globale non conventionnelle, elle-même enchâssée dans la crise climatique globale non conventionnelle, ont trop tôt disparu des écrans radars. À peine sortait-on des confinements que nous rentrions dans la séquence russo-ukrainienne : une

guerre conventionnelle elle-même enchâssée dans une menace nucléaire non conventionnelle, associée à un véritable « reset » géostratégique au plan mondial et à un niveau de tension jamais vu sur le sol européen depuis 1945.

De quoi donner le vertige. Mais dans ce vertige nous devons avancer. Et ne surtout rien oublier de ce dont nous avons été à la fois les témoins et les victimes. Sortir du flux médiatique où une info chasse l'autre pour penser réellement le sens et la portée de l'événement.

À la globalisation voulue, une globalisation subie : celle de la maladie virale. Et sa conséquence : une mise à l'arrêt de l'ensemble du système de production telle qu'aucun écologiste n'en avait rêvé. Une expérience grandeur nature, c'est le cas de le dire. D'où cette découverte incroyable, nous dit Bruno Latour : contrairement à ce qu'on prétendait jusque-là, il y a bien, dans le système économique mondial, un signal d'alarme que les chefs d'État peuvent actionner pour stopper net « le train inéluctable du progrès ». L'idéologie du « Pas d'alternative » est désormais en miettes. C'est avant tout cela, aujourd'hui, qui nous saute aux yeux. Nous n'y étions collectivement pas préparés. Quoi qu'il en soit, le jeu s'est ré-ouvert. Sous la pression des événements, l'irréversible est soudain devenu réversible.

Cependant, cette pause involontaire du système de production globalisée est également utile pour ceux qui entendent s'affranchir des contraintes écologiques : l'occasion pour eux de finir de se débarrasser de l'État providence, avec sa solidarité envers les plus faibles, ses réglementations et sa planification de long terme. Sans même chercher à donner le change ni à s'en cacher : une assurance affichée qui confine au cynisme. Bruno Latour

nous met en garde : « Ce qui rend les globalisateurs tellement dangereux, c'est qu'ils savent forcément qu'ils ont perdu, que le déni de la mutation climatique ne peut pas durer indéfiniment, qu'il n'y a plus aucune chance de réconcilier leur "développement" avec les diverses enveloppes de la planète. »

Et Latour précise sa pensée : « À la demande de bon sens : "Relançons le plus rapidement la production", il faut répondre par ce cri : "Surtout pas !". La dernière des choses à faire serait de reprendre à l'identique tout ce que nous faisons avant. » Les données du problème n'ont donc jamais paru aussi claires.

SORTIR DE LA PRODUCTION COMME PRINCIPE UNIQUE DE RAPPORT AU MONDE

En régime anthropocène, prolonger davantage nos façons actuelles de produire, de transporter et de vendre n'a plus aucun sens. C'est ce fondamental de notre temps qu'il nous faut comprendre, puis matricer dans de nouveaux modèles et de nouvelles pratiques. Si l'on veut transmettre ce monde aux générations qui suivent, si l'on veut continuer à y vivre nous-mêmes, il ne faut pas souhaiter la reprise de nos modes de production. Nous devons être, selon la formule du philosophe, des « interrupteurs de globalisation efficaces ». Comment ? En inventant d'autres « gestes barrières » ; des « gestes barrières » individuels à portée globale, contre la perpétuation de l'écocide en cours.

Si un virus apparu à Wuhan a pu suspendre le modèle productif mondial réputé irréversible, et ce de manière totalement inattendue, nous devons pouvoir le moduler dans un cadre contrôlé et planifié. « Il ne s'agit

pas d'infléchir un système de production, mais de sortir de la production comme principe unique de rapport au monde », dit encore Latour. De sorte que la question n'est plus seulement celle de la redistribution des fruits de la productivité mais bien la transformation de cette logique productiviste dans une optique de survie de l'espèce humaine tout entière. Et pour cela distinguer ce qui peut être tolérablement conservé de ce qui doit obligatoirement être abandonné.

À quoi sommes-nous attachés ? De quoi devons-nous nous libérer ? s'interroge Latour, donnant ainsi la méthode qui devrait désormais prévaloir, à partir de questions simples. Les « gestes barrières » nous ont appris la puissance transformationnelle des individus connectés et solidaires, mus par un même enjeu de protection mutuelle. C'est de cette même puissance transformationnelle dont nous avons aujourd'hui besoin si l'on veut échapper à l'image d'ancêtres indignes que nous collerons les générations futures si nous continuons dans nos atermoiements.

Car la désespérance actuelle se nourrit moins de l'annonce de catastrophe imminente que de l'inaction dans laquelle les gouvernements se sont enfoncés. Il nous revient d'inventer de nouvelles puissances d'agir.

Alors qu'on ne parlait jusqu'alors que de dépassement de la nature, entre manipulation génétique et homme augmenté par le transhumanisme, voilà donc la nature qui reprend la main : changement climatique, menace d'extinction de la biosphère, zoonoses... Ce n'est pas « la fin de l'Histoire », c'est la fin de l'homme comme moteur principal de l'Histoire. Après avoir vécu comme maîtres et possesseurs de la nature, nous voilà expropriés de la capsule d'habitabilité que nous avons nous-mêmes

conçue. Ou pour le moins est-ce un bail précaire : plus un titre de propriété.

« La Terre est un être vivant » : tel est le cœur de l'hypothèse Gaïa, formulée dès les années 70 par James Lovelock. Gaïa, c'est le nom que le prix Nobel de Littérature William Golding souffle alors au scientifique britannique. C'est aussi pour Bruno Latour le nom du nouveau monde, celui du réveil de la planète devenue actrice d'elle-même, sortant de la passivité où les « modernes » l'avaient cantonnée jusque-là. C'est cette mince couche d'habitabilité de la biosphère que nos activités ont contrainte à réagir et qui désormais se rebiffe. Une zone critique. La ZAD ultime dans laquelle il va falloir renégocier notre place.

Ce qui s'achève avec le réveil de Gaïa, c'est la modernité qui jusqu'alors trouvait toujours un dehors où se débarrasser de ses externalités négatives. L'hypothèse Gaïa signifie : plus de dehors. Mais un ici irrévocable, confronté à des périls majeurs. De sorte que nous sommes sortis du cycle de la modernité ; d'une idéologie de progrès née avec le xv^e siècle et dont nous avons pensé, à tort, qu'elle était éternelle, éternellement irrécusable. Nous voici revenus en des temps prémodernes, des temps mythologiques : nous avons réveillé Gaïa et Gaïa s'apprête à nous dévorer.

Nous entrons dans une ère d'inquiétude nouvelle. En devenant une techno-nature, une nature transformée par les puissances de la technique humaine, la « nature » première, celle à qui nous devons de vivre, nous échappe. Nous avons perdu la maîtrise supposée, qui s'avère pour le coup n'avoir été rien de plus qu'un mirage passager. Nous voici embarqués dans une commune destinée avec le monde qui nous entoure, dans une solidarité de fait.

De sorte qu'il nous faut à présent produire collectivement non seulement un nouvel habitat, mais de nouveaux modes d'habiter. Telles sont désormais les conditions de notre survie en tant qu'espèce. Un total changement de monde.

CONDUIRE LE CHANGEMENT NÉCESSAIRE

Cette mutation n'est pas sans vertu. Dans ce nouveau régime d'intelligibilité nos concepts, nos idées, nos principes, nos certitudes, nos croyances, jusqu'à nos vocables les plus usuels, n'ont plus cours. Ils se sont démonétisés. Nous avons besoin d'en forger d'autres. De plus ouverts, de plus labiles, de plus hybrides, de plus transversaux, de plus partageables, de plus accueillants. En lieu et place des mondes distincts d'autrefois, des mondes inter-reliés. Dont il nous faut, tel Christophe Colomb voguant vers le Nouveau Monde, dresser les cartographies nouvelles.

Ce que dit Bruno Latour, c'est que si nous avons finalement tiré parti de nos révolutions scientifiques, nous saurons certainement en faire de même avec cette nouvelle révolution épistémologique. « On s'en en tiré, on peut s'en tirer aussi à présent. Mais c'est un travail colossal », prévient-il.

Avec cette question inédite, que relève le philosophe : comment, devant une menace connue de longue



ÉCORESPONSABILITÉ : VERS UN « RESET » COMPLET DE LA PRODUCTION

Le consommateur devient de plus en plus exigeant en matière de *sustainability*. Composition des produits et LCI (*Life Cycle Inventory*) sont désormais des critères essentiels. Sur ce plan l'industrie de l'optique est très mal placée : la production d'un verre comme d'une monture génère 80% de déchet. Et l'organisation par délocalisation dans les pays à bas coûts est complètement à revoir.

De sorte que la production de masse va devoir se transformer en une production à la demande (*make-to-order*), grâce notamment aux imprimantes 3D et à la fabrication additive. Cependant personne n'a intérêt à aller trop vite, car les investissements nécessaires au niveau des outils de production vont être considérables. Et pourtant le temps presse... ■

date, la civilisation se montre-t-elle autant incapable de réagir ? Pourquoi nos dirigeants, jusqu'au plus haut sommet de l'État, en sont encore à surjoindre l'étonnement ? La modernité et la structure économique qui la sous-tend se sont révélées inexorables, inéluctables : plutôt la mort de l'espèce qu'une baisse de la croissance. Une névrose obsessionnelle, dirait la psychiatrie, qui seule peut expliquer cette course au suicide collectif. Mais il y a autre chose. Face à l'anthropocène, une péréquation mentale s'impose. Un réajustement cosmologique, philosophique, épistémologique, écopoétique, politique. Or, pourquoi ne pas le dire, nous ne sommes plus outillés. Conservant la cosmologie au rayon des superstitions exotiques, réduisant la philosophie aux classes de terminale ou aux gandins médiatiques, la poésie aux récitations des enfants et aux clubs du troisième âge, déléguant le politique à des histrions carriéristes qui ne représentent démocratiquement qu'eux-mêmes. Au réveil de Gaïa doit correspondre le réveil de l'esprit : la reprise d'un processus général de civilisation.

« Nous sommes enfin là ! », s'exclame Bruno Latour. Capables enfin « d'atterrir », c'est-à-dire capables enfin

de saisir le lieu où nous nous trouvons. L'anthropocène marque le grand retour à la question de « l'ici » comme horizon commun, comme destin, comme champ de travail et de soin. Après des décennies de spéculations-cosmonautes et de virtualités immersives visant à aller chercher la vie là où elle n'est pas, alors qu'elle nous entoure, nous voici ramenés au sol de la réalité immédiate.

Dès lors, quels dispositifs pour reprendre la main et conduire le changement ? Bruno Latour propose de partir, pour chaque situation, de la description minutieuse de tout ce à quoi nous sommes localement reliés, en relation d'interdépendance ; tout en évitant les généralités et les opinions. Savoir en rester au constat. « Vous êtes ce dont vous dépendez », affirme-t-il dans une nouvelle définition de l'être en situation qu'il nomme « relationnisme ». La méthode consiste à décrire les relations au lieu de revendiquer des identités. L'identité n'est qu'une conséquence des relations d'interdépendance. On obtient ainsi une nouvelle définition : un individu n'est jamais un isolat prédéterminé (et donc condamné à l'immobilisme). C'est au contraire un ensemble de relations dont il faut dresser la liste afin d'avoir prise sur elles et mieux les agencer : le changement est alors possible.

La nature est un collectif non hiérarchique auquel nous appartenons. Nous devons inventer à présent les protocoles démocratiques de ce collectif. Comment ? En élargissant le collectif social aux mondes non humains que nous avons dévastés, par de nouveaux modes d'association, de protocoles d'accord, d'interrelation et d'interdépendance. Il faut apprendre à dépendre. C'est-à-dire renégocier complètement la place de l'humain et réviser complètement notre conception du sujet que nous tenions depuis Kant et les Lumières pour un élément parfaitement autonome. Le sujet, aujourd'hui, ce n'est plus l'être délié mais tout au contraire c'est l'être relié.

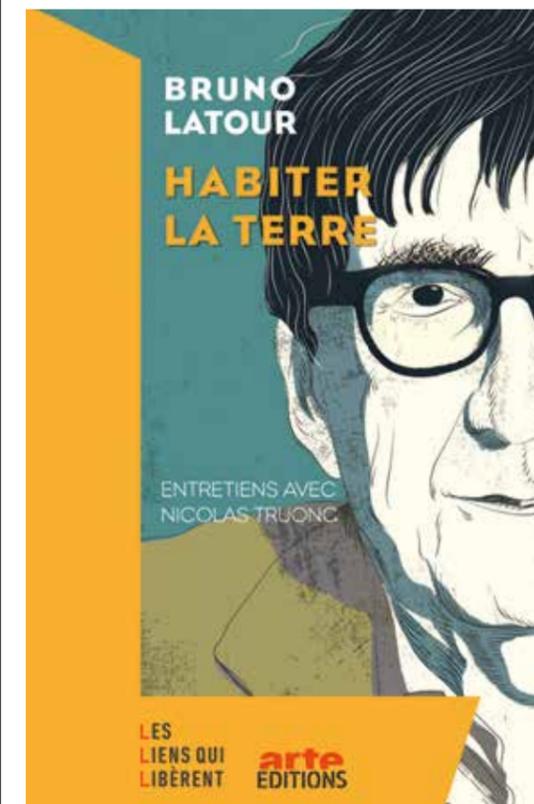
Un collectif n'est pas une donnée : il reste perpétuellement à produire. La pensée, qu'elle soit philosophique, éthique, politique, civilisationnelle, organisationnelle, industrielle, quitte la question de l'être, avec ses essences inexpugnables et ses identités irrévocables, au profit d'une pensée de la relation, de la rencontre et de la composition. Sur les ruines des vieilles ontologies datant des âges socratiques s'élaborent patiemment les logiques nouvelles du relationnisme.

La grande découverte de la séquence anthropocène, celle qu'il nous faut retenir, c'est que nous ne sommes pas de simples habitants, de simples usagers de la planète Terre et de sa biosphère ; mais que nous fabriquons par notre seule présence nos conditions d'existence, en interaction systémique avec notre milieu. Gaïa, au fond, c'est nous.

Avec cette conséquence éthique majeure : nos mœurs et nos habits ne seront plus dictés par intégration inconsciente de la norme sociale (Norbert Elias), mais par méthodologie volontaire, conscientisée et responsable, visant à la préservation des équilibres écosystémiques : soit une complète révolution anthropologique. Après le sujet autonome des Lumières, le sujet lucide et compétent tourné vers la préservation du monde commun. C'est-à-dire un sujet toujours lié de façon bijective à un collectif.

BRUNO LATOUR

Bruno Latour, disparu en octobre 2022, laisse derrière lui une œuvre prolifique à la dimension des temps qui s'annoncent. Dans la tradition, nouvelle en France, d'une philosophie qui accorde toute sa place à la science, à la scientificité, il s'inscrit dans le sillage de Michel Serres, de sa philosophie des corps mêlés et de la notion de « contrat naturel ». Dénonçant les travers de la Modernité, il plaide pour un Parlement des Choses. Fondamentalement empirique, il a créé de nombreux collectifs de pensée à partir de pratiques diverses, dont le théâtre. Inventeur et théoricien du concept de « relationnisme », il est aujourd'hui le penseur français le plus cité à travers le monde. ■



À LIRE :

- « Imaginer les gestes barrières contre le retour de la production d'avant-crise », par Bruno Latour, AOC Media du lundi 30 mars 2020. À consulter sur le site Internet : <https://aoc.media/2020/03/30/>
- « Habiter la Terre », entretiens de Bruno Latour avec Nicolas Truong (Éditions Les Liens Qui Libèrent/Arte Éditions, 2022).

La question écologique, pour Bruno Latour, est une occasion à saisir : celle de « reciviliser » cette société qui a vu s'effondrer la modernité et disparaître à jamais ses promesses intenables. Une seconde Renaissance, en quelque sorte. De quoi retrouver des puissances d'agir compatibles avec ce que le monde peut nous offrir sans en souffrir. ■

VILLES : LE NÉO-FUTUR EST DÉJÀ LÀ

Les nouveaux espaces urbains se veulent avant tout une réponse à la crise de l'habitabilité urbaine en contexte de changement climatique. Gérés par IA à partir de modèles prédictifs, ils échappent à tout ce que l'on croyait connaître de la ville. Une mutation sans précédent.

toutes photos © neom.com



NEOM

urbaine qui se profile un peu partout dans le monde. En lieu et place de la destruction mutuelle assurée, l'homme, la technologie et la nature sont en passe de redéfinir de fond en comble leurs positions respectives, dans un souci non seulement d'écosystème viable mais aussi « d'empowerment », d'enrichissement réciproque et d'augmentation mutuelle des puissances d'agir.

La suite ? Les chercheurs travaillent aujourd'hui sur les méta-matériaux dont la structure permettrait par exemple de rendre des objets totalement invisibles. L'impression 4D, au croisement de l'impression 3D, de la matière programmable et des matériaux intelligents, permet de programmer la matière pour que l'objet se comporte comme un organisme intelligent et réponde activement à des stimulations externes, par exemple dans un but d'auto-assemblage. Les modélisations permettent aujourd'hui de concevoir des « jumeaux virtuels » des villes afin de construire des modèles prédictifs parfaitement transposables à la réalité.

C'est la lecture même de la ville qui se transforme sous nos yeux. Cette année devrait voir l'arrivée des premiers taxis volants. Uber s'y prépare activement, avec le projet de vaisseaux autonomes. Avec ses murs fondus et ses maisons zippées, l'architecte et sculpteur britannique Alex Chinneck façonne depuis les années 2010 un paysage urbain surréaliste sur le mode des trompe-l'œil. Il s'agit de faire douter l'esprit, tant sur l'état de la matière (solide, fluide, métamorphique, etc.) que sur la nature même de ce que l'on voit. Renouvelant par ses visions hallucinatoires l'expérience de la rue, devenue un grand spectacle auquel le citoyen est invité à participer.

Cette révolution des imaginaires urbains va radicalement transformer l'existence des habitants. Devenue invivable en raison du changement climatique, devenue réactive et anticipatrice grâce à l'usage des intelligences artificielles, la ville se réinvente. Et l'objet prévu pour être au centre de toutes les interopérabilités distantes est d'ores et déjà connu : ce sont les lunettes. ■

+ www.neom.com/fr-fr

Les villes s'apprêtent à franchir un cap aussi décisif que lorsque l'homme est sorti des cavernes pour concevoir ses premiers centres urbains, vers la fin du néolithique. Le projet le plus spectaculaire est certainement *The Line*, en plein désert d'Arabie saoudite, et dont les travaux ont déjà débuté. L'espace urbain se réinvente pour s'adapter aux nouvelles conditions qu'impose le changement climatique et offre ainsi aux habitants un véritable saut civilisationnel vers le futur.

Mégalo, pharaonique, *The Line* est un projet révolutionnaire d'urbanisme à la fois écologique et intelligent qui renouvelle complètement l'apparence de la ville. Imaginez une longue ligne en miroir de 170 kilomètres de long, 200 mètres de largeur et 500 mètres de hauteur. Du jamais vu !

Mais *The Line* renouvelle aussi les fonctions de la ville : elle se veut un « accélérateur de progrès humain ». Ni route, ni voiture, ni émission carbone : c'est un écosystème biotechnologique basé sur l'innovation, la bienveillance et l'écoresponsabilité. Pouvant accueillir un million d'habitants, *Neom* (c'est son nom, forgé à partir de « nouveau » en grec et de la première lettre du mot « futur » en arabe) sera dotée d'un système de transport permettant de relier ses extrémités en vingt minutes d'ici 2030, à la vitesse de 500 km/h. Plus de 100 000 emplois seront créés dans des secteurs nouveaux. À terme, neuf millions de

personnes pourront y résider, ce qui en fera la ville la plus densément peuplée de la planète. Son fonctionnement sera basé sur l'intelligence artificielle et utilisera des modèles prédictifs pour améliorer constamment les conditions de vie. *Neom*, c'est aussi la promesse d'un microclimat tempéré toute l'année grâce à la ventilation naturelle. Mais le projet n'est pas dépourvu d'arrière-pensées géostratégiques : il s'agit aussi pour le royaume de lancer une grande politique démographique par la concentration urbaine.

Car le pays de l'or noir est en pleine mutation. Et ne recule devant rien : il est en effet le premier pays au monde à avoir accordé la citoyenneté à un robot. Et

UN IMAGINAIRE URBAIN EN PLEINE RECOMPOSITION

LONGCHAMP

la saveur du bel ouvrage



C'est une Maison phare du bon goût à la française, familiale et à taille humaine, fortement imprégnée de culture d'artisan, d'amour pour les belles matières et le travail bien fait. Longchamp : le chic follement parisien. Longchamp Eyewear vient de dévoiler ses collections optiques et solaires pour le printemps/été 2023. Un savant équilibre entre héritage et modernité, pour une femme à l'allure décidée. Un dessin très structuré, avec des branches larges et une face impactante. À la fois sophistiquées et délicates, ces montures sont sublimes par des effets colorés séduisants et par de superbes détails, comme l'emblématique médaillon Longchamp en métal doré qui s'impose comme symbole exclusif de sophistication intemporelle. ■

Toutes photos
© Marchon Eyewear – Longchamp



LO2717 525



LO7335 404



LO1685 707



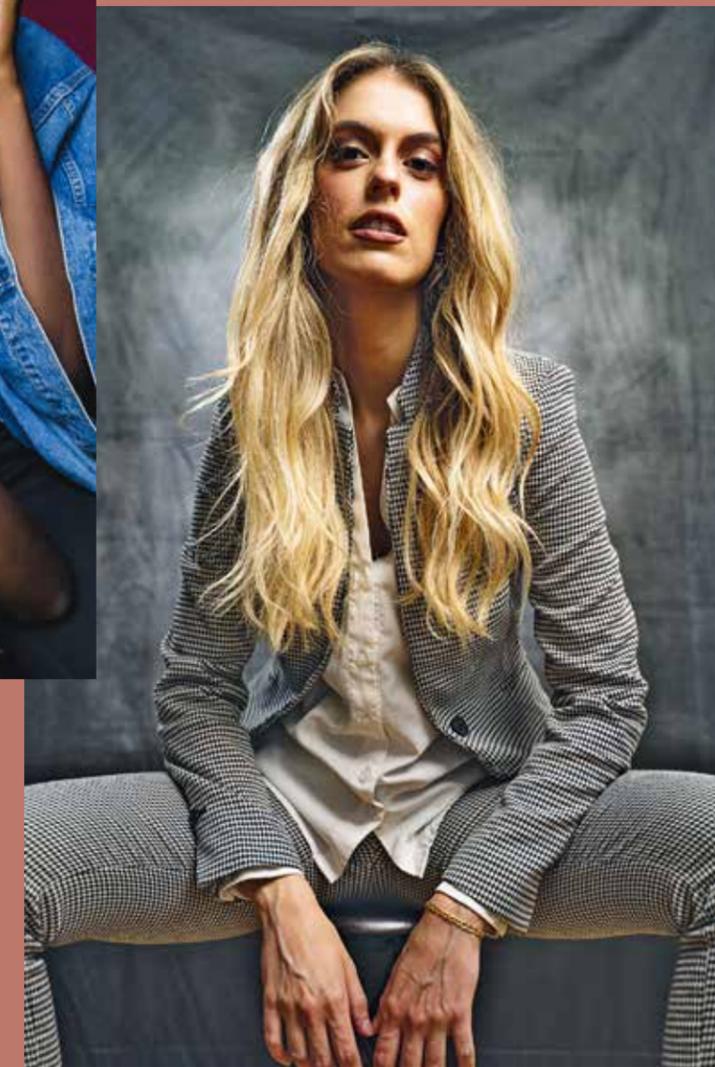
LO2712 218

Longchamp est une marque de Marchon Eyewear.

+ www.longchamp.com
+ www.marchon.com



FLUCTUATIONS DES GENRES



Le grand maelström des sexes où nous voici embarqués, avec ces mille et une façons d'accommoder les corps et les pratiques de corps, c'est d'abord tout un nouveau lexique à assimiler. Ne dites plus homme ou femme. Dites « cisgenre » ou « dyadique » pour parler d'une personne dont l'identité de genre correspond au genre biologique. Et LGBT, ou LGBTQIA+, voire 2ELGBTQQIA+ pour les autres. Bref aimez qui vous voulez, ou n'aimez personne, et faites vous le corps que vous voulez, ou pas de corps du tout. Transformez-vous, biologiquement ou socialement, dans le grand carnaval de la chair. Le principal est de dénormaliser les apparences, débanaliser les pratiques, se réapproprier son identité profonde. Échapper, par l'effort de la volonté, à l'asphyxie du déterminisme, tant physique que social.

Depuis qu'on ne naît pas femme mais qu'on le devient (Simone de Beauvoir), le possible semble avoir fait un bond vertigineux. Si cette révolution LGBT s'est appuyée sur le féminisme et les études de genre venues d'outre-Atlantique, elle a eu tôt fait de leur fausser compagnie en les débordant de toutes parts. Il s'agit de quelque chose de nouveau, de spécifique. De plus bordélique.

Après des siècles d'un universalisme abstrait qui tendait à uniformiser les corps et les pratiques, voilà qu'on se met à penser les différences – et les différences en chaînes, les différences à l'intérieur des différences, les différences au cube. Du coup, l'opticien, avec son facing Homme/Femme, paraît un peu daté. Forcément. Il est clair que dans l'histoire, l'hétéro cisgenre monogame fait désormais pâle figure.





Pour autant décaler les certitudes n'est jamais vain. Et si, derrière la perplexité légitime qu'on peut éprouver devant ce nouveau vocabulaire, nous assistions à l'effondrement final de cet ancien monde patriarcal où nous avons grandi ? Et faut-il le regretter ? Celui-ci était pétri de virilisme, de phallocratie, de mâles alpha et de domination machiste, de luttes, de compétitivité et de concurrence de tous contre tous. Ce monde résiste : voyez Poutine ! Mais il est en voie de disparition. Le confusionnisme actuel, avec ses impos-

sibles écritures inclusives, son Pantin devenu Pantine et autres trouvailles qui en d'autres temps prêteraient à rire (mais personne ne l'ose encore, car tout ce petit monde se prend terriblement au sérieux) fait fonction de « grand reset ».

La femme en tant que genre, au fond, n'a jamais été que le moyen de souder le groupe masculin, d'en définir les règles et les jeux de pouvoir. C'est à la femme-trophée et aux compétitions qu'elle engendre, comme au temps des tournois, qu'il doit son homogénéité de meute et ses hiérarchies. Et la caricature qui fut faite d'elles, les femmes, nécessairement douces, soumises, en relation secrète avec la nature, et fatalement sorcières ou folles dès qu'elles se libéraient des stéréotypes, ne servit jamais à l'ordre mâle qu'à s'ériger en contre, avec sa violence, sa vantardise, son dégoût de la nature dont ces sorcières étaient l'incarnation.

La masculinité, comme la féminité, n'est rien d'autre qu'un récit. Une fable. C'est au fond ça, l'intéressante leçon du mouvement LGBT. La masculinité ne sait jamais trop à quoi elle sert. La féminité, elle, donne la vie. L'homme, dans l'ignorance première de la part qu'il pouvait y prendre, s'interroge sur le sens de sa présence. C'est là sa fragilité, son angoisse existentielle.



Contre le pouvoir mystérieux de ce corps de femme qui fabrique un autre corps, homme ou femme, la masculinité se replie sur elle-même. Le mâle invente des rites et des faits d'armes, des grivoiseries de bistro, pour passer le temps, pour donner le change ; et entrave l'existence des femmes pour mieux les contrôler, inventant pour elles des lieux de réclusion, et des obligations auxquelles lui n'a pas à se soumettre.

Chez les Grecs anciens ni le barbare, ni la femme, ni le vieux ne sont susceptibles d'incarner la beauté. La beauté est masculine, sculptée, virile, athlétique, héroïque. Le gras, le flasque, le mou, le ridé, sont tenus pour repoussants. Plus tard, lorsqu'il s'est agi de distinguer les sexes par le vêtement, on inventa un habit masculin qui libère le mouvement tout en restant fermé, le pantalon, et un habit féminin qui le rend impossible tout en s'ouvrant inopinément, la robe. De sorte que l'homme n'a jamais trop à se soucier de sa mise, quand la femme doit tout le temps être sur ses gardes. Les garçonnnes des années 20 vont mettre un terme à tout ça. Et vont commencer à brouiller les pistes.

La distinction sexuée par le vêtement, contemporaine du roman courtois, a pour but d'érotiser la noble tâche biblique de faire des enfants. Le rapport entre les hommes et les femmes s'enrichit d'un récit amoureux inventé pour l'occasion. Magnifié par le romantisme et les délicieux atermoiements de « l'histoire d'amour », le couple devient ainsi le récit des récits. Et l'unité qui cimenter le mieux la société.



SILMO

PARTENAIRE
DE L'OPTIQUE
LUNETTERIE
DEPUIS 1967

PRÉSENTE

> SPÉCIAL ÉTÉ 2023



Après le féminisme des années 70, la pandémie du sida des décennies suivantes va profondément bouleverser la société : abandonnés par la médecine, les malades se constituent en puissantes associations, inventent eux-mêmes la trithérapie, se rendent visibles à travers la marche des libertés, etc. Dans le sillage du féminisme, le message est clair : prend ton destin en main. Tous tes destins.

Depuis 2007 et les premières campagnes *MeeToo* sur les réseaux sociaux, relayée en 2017 par le hashtag français *Balance-tonporc*, une fissure s'est introduite dans le

discours amoureux classique. Car derrière la belle histoire, des viols impunis, « normalisés », érigés en véritable culture du mâle contemporain. La séduction a fait place au crime. Du coup tout se mélange : le droit, le sexe, la domination, l'impunité.

Une sourde méfiance s'est installée. Des applications sont désormais chargées de recueillir le consentement avant chaque acte amoureux, définissant par avance le périmètre des ébats. Coup de froid sur les relations. Comme paraissent loin les années 70 et leurs mouvements de libération sexuelle ! Mais même ces années-là sont déconsidérées, réévaluées à l'aune de leur permissivité à l'égard de la pédophilie.

Ce à quoi nous assistons, très profondément, c'est à un réajustement des relations humaines. Certes avec bien des hésitations et bien des impasses. Mais le monde d'après sera très différent du monde d'avant. Un monde qui devra trancher : soit, à force d'en appeler à la reconnaissance de sa différence, chacun s'enfermera dans sa bulle narcissique ; soit chacun saura faire de la liberté de l'autre un horizon commun à tous. ●



GENERATION
SILMO

29 SEPTEMBRE
2 OCTOBRE
2023

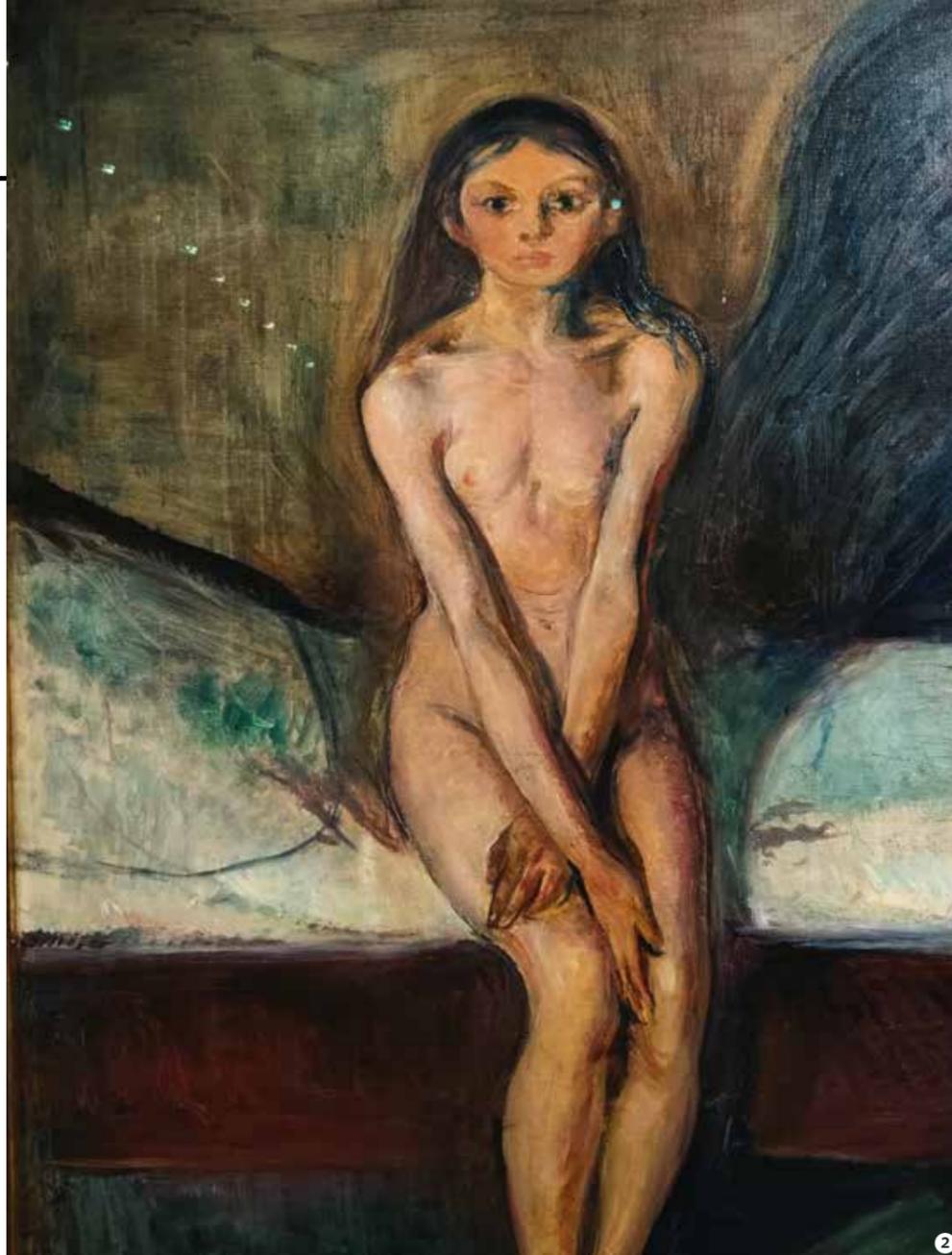
SILMO
Paris

LE MONDIAL DE L'OPTIQUE

PLUS D'INFORMATIONS SUR SILMOPARIS.COM

PRODUIRE UN NOUVEL ÉTAT DE REGARD

Apprendre à voir. Approfondir le regard. Jusqu'à, peut-être, surprendre le visible lui-même. C'est là l'espoir secret de tout visiteur de musée, d'exposition. Voir autrement : à travers le processus proposé par l'artiste. Comme si chaque lunette contenait un monde différent. Attention : parcours aventure !



- 1 Joan Mitchell, exposition "Monet-Mitchell, dialogue et rétrospective" Fondation Louis Vuitton, Paris. Jusqu'au 27 février 2023.
- 2 "Edvard Munch, un poème de vie, d'amour et de mort" Musée d'Orsay, Paris. Jusqu'au 22 janvier 2023.
- 3 Gérard Garouste, Centre Pompidou, Paris. Exposition du 7 septembre 2022 au 2 janvier 2023.



Que sait-on de ce qu'on voit ? Par quelle extrémité indistincte la vision se déborde par les extérieurs afin d'accéder au visible lui-même ? Ou pour simplifier la question : qu'est-ce que l'image fait à l'œil ? Comment se construit un regard ? Et dans ce parcours du Voir, où se situe le monde issu de la réalité qui nous entoure ?

Contrairement à la rumeur, il faut le croire pour le voir. On ne voit que ce que l'on a appris à voir. La société naît toujours du regard qu'elle porte sur elle-même. Le Voir est aux sources de l'entendement. Changer notre façon de voir revient donc à changer la société tout entière.

Au-delà du « j'aime – j'aime pas », la fonction de l'art est d'opérer cette mutation du regard. On n'avait jamais vu un corps avant Gustave Courbet mais des allégories, jamais vu la campagne avant « les paysagistes », jamais

vu la couleur avant « les Fauves », jamais dansé la forme avant Jackson Pollock.

Le regard se constitue à partir d'un répertoire visuel ; ce que Malraux appelait « le musée imaginaire ». Chacun a déjà vu *la Joconde* sans nécessairement avoir visité le Louvre. Ainsi avance le regard.

Einstein et la relativité ont mis fin au mythe de la réalité comme perception immédiate. Freud avec l'inconscient a mis fin au culte de la raison triomphante. Le cubisme a achevé l'imperium du point de vue unique. Et l'art moderne a dispersé les cendres du point de vue tout court. L'art est ce qui reprend tout à neuf. Ce qui traduit le passage d'un monde vers un autre. Rend compte de cette crise de la représentation qui dure déjà depuis plus d'un siècle, et dont nous ne finissons pas de tirer les conséquences.

Il a fallu ainsi décentrer le regard, multi-situer le

“
**UN RENVERSEMENT
DANS L'ORDRE
DE L'ADMISSIBLE**
”

point de vue inventé au xv^e siècle par la perspective, comprendre le monde non plus comme formes constitutives mais comme processus ouvert, jamais achevé.

Le narcissisme de la société du *selfie* tente désespérément, au fil des réseaux sociaux, de retrouver le sens perdu des apparences, leurs jeux, leurs vanités. Mais c'est peine perdue. Ce n'est au fond que de la publicité, de l'auto-promotion sans cesse inaboutie dont le produit n'est autre que le mirage de sa propre existence, vendu au cours du *like*. On ne dit plus d'un paysage qu'il est saisissant ou simplement beau, on dit qu'il est « instagrammable ». Ce nouveau réalisme égocentré est à la fois le signe de cette crise de la représentation, ni vrai ni faux comme le sont tous les slogans publicitaires, et sa principale conséquence. Une apparence pour déjouer le risque des profondeurs entrevues. Le réalisme en état de coma dépassé.

À travers ce continuel rayonnement panoptique qui est aussi la forme contemporaine de l'invisibilité, l'art

n'en continue pas moins sa route souterraine. Il n'est plus fondamentalement quelque chose « à voir ». La culture se libère peu à peu de l'emprise du regard. Il relève davantage d'une mise en présence. Peut-être convient-il de fermer les paupières, de retrouver dans son propre corps le geste de l'artiste, le jaillissement de sa liberté, cette violence de pressentiment ; jusqu'à devenir soi-même le co-auteur du tableau.

La part visible s'est émancipée de l'œil censé la réduire à la pure sensorialité. Quelque chose déborde, trépigne, s'insurge : dans l'œuvre un tsunami se prépare. Toutes les révolutions y président, avec Einstein, Freud, le cubisme, Courbet, les Fauves, Pollock et l'expressionnisme abstrait, la perche à *selfie*, et toute l'histoire de l'art avec, secouez la pulpe et servir frais. Jusqu'à ce que l'artiste produise, par l'inattendu de son geste, de son geste et non de sa vision, un renversement dans l'ordre de l'admissible. Un nouvel état de regard. ■

> **ANNONCES**

- Vos annonces dans le magazine **L'Essentiel de l'Optique** et sur notre site internet sous 24h, sans majoration de prix.
- Pour tout renseignement merci de contacter **Martine Cabriol** au 06 71 95 19 73 ou par mail martine.cabriol@gmail.com

CLM Éditeurs

LA LIBRAIRIE DE L'OPTIQUE EN LIGNE
PLUS DE 100 OUVRAGES DISPONIBLES

www.edition-optique.fr

CLM Éditeurs 01 64 90 80 17
BP 90018 91941 Courtabœuf cedex

L'ESSENTIEL DE L'OPTIQUE
e-letter

Recevez gratuitement
notre célèbre
e-letter du jeudi
en envoyant un mail à
info@clm-com.com

> **AGENDA**

- **Attention** : toutes les dates sont indiquées par les organisateurs des salons, mais peuvent-être sujettes à changement.
- Prenez contact avec le salon avant d'entreprendre tout déplacement.



IIOO	25 au 27 aout 2023	Hyderabad – Inde	+ iiooexpo.com
MIOF	5 au 7 septembre 2023	Moscou – Russie	+ eng.optica-expo.ru/optica/exhibition
CIOF	11 au 13 septembre 2023	Beijing – Chine	+ www.ciof.cn/eng/main.php
VISION EXPO WEST	27 au 30 septembre 2023	Las Vegas – États Unis	+ west.visionexpo.com
SILMO PARIS	29 sept. au 2 oct. 2023	Paris Villepinte – France	+ www.silmoparis.com
IOFT	10 au 12 octobre 2023	Tokyo – Japon	+ www.fashion-tokyo.jp
HK OPTICAL FAIR	8 au 17 novembre 2023	Wanchai – Hong Kong	+ hktdc.com/event/hkopticalfair
SILMO ISTANBUL	23 au 26 novembre 2023	Istanbul – Turquie	+ silmoistanbul.com

La basse vision mérite un autre regard, devenez opticien expert Un Dixième+

Un Dixième+
LE SPÉCIALISTE DES AIDES VISUELLES
EN PATHOLOGIES RÉTINIENNES

Avec LUZ optique, profitez d'un CONCEPT GLOBAL DE SPÉCIALISATION BASSE VISION ET PATHOLOGIES RÉTINIENNES

En tant qu'opticien indépendant, vous devez vous différencier sans cesse et renforcer votre positionnement en tant que professionnel de santé visuelle ! Grâce à Un Dixième+, spécialisez-vous dans une approche révolutionnaire et innovante de la basse vision grâce à des formations apportant de nouvelles pratiques et de nombreux outils pour devenir expert Un Dixième+.



Scannez et découvrez le concept



POUR EN SAVOIR PLUS :
Geoffroy Choteau - 06 83 31 74 36
Responsable Enseignes et Spécialisations

41 rue Condorcet 75009 Paris - 01 56 56 75 67 - groupe@luz.fr - luz.fr
#LUZoptique #LaVieLUZ - f @

Un service exclusif
LUZ
les indépendants s'y retrouvent
Centrale d'Achat et de Services pour Opticiens Indépendants

DEVENEZ LEADER

ACCÉLÉREZ VOTRE DÉVELOPPEMENT
LOCAL AVEC ATOL



3 enseignes complémentaires
pour entreprendre dans
l'esprit coopératif et couvrir
tous les besoins de vos clients.

Contactez Valérie Lefevre : 01 74 34 51 54

ATOL

BIEN VOIR. BIEN ÊTRE.